

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.es de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

173

quinzième année

mai 1968

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

1 an 6 mois
France, Italie, Communauté Française .. 40 F 20 F
Etranger 50 F 25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F
Abonnement d'Honneur : 100 F
Le numéro : 4 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 38, rue de La Fourche, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1968 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1968. N° 424 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

QUINZIÈME ANNÉE

MAI 1968

SOMMAIRE

- Cette revue, par ANDRÉ BAUDRY 213
Une question de degré, par PHIDIAL de MONTALTE 218
Tcherag ou « L'enchantement du Vendredi-Saint »,
par JACQUES FRESSON 223
Jean-Baptiste Lully, par ROBERT AMAR (suite) 229
A Cordoue au temps des Califes, par JUAN GARCIA .. 236
Des amours laconiques, par JACQUES FREVILLE 241
Le dit de Vendredi, poème de MICHEL LIGNY 212

LIVRES :

- Le désir*, d'Alexandre KALDA 247
Les injures et l'homophilie 248

THÉÂTRE :

- Les yeux crevés*, de Jean CAU 251

CINÉMA :

- Le Bal des Vampires, le Syndicat du Meurtre* 254
Reflets dans un œil d'or, de John HUSTON 256
Stranded, de J. COMPTON 258

LE DIT DE VENDREDI

*Quel arbre, quel rocher,
Quel creux, quelle vallée,
Te cache, ô Vendredi,
Aux yeux de Robinson ?*

*Ecoute sa chanson,
Pendant qu'il taille un arbre,
Et qu'il creuse un canot,
Pour aller sur les flots;*

*Car c'est à toi qu'il rêve,
Et non à l'Angleterre;
Il te veut sur la grève,
Au milieu de ses terres,*

*Jouant avec son singe,
Avec son perroquet,
Et pour être coquet,
Te couronnant de fleurs.*

*Allons, Vendredi, pose
Ton pied à plante rose,
Sur la langue de sable;
Robinson comprendra*

Et il te trouvera.

MICHEL LIGNY.

CETTE REVUE

par ANDRÉ BAUDRY.

Quinzième année ! 173 fascicules. Bientôt 10 000 pages...

Oui, véritablement, une somme homophile.

Pour la première fois dans l'histoire.

Car avant nous, il n'y avait rien, et en ce moment les quelques revues homophiles étrangères qui paraissent ne peuvent absolument pas rivaliser avec *Arcadie*. Je le dis très modestement, parce que c'est vrai.

Ceux qui ont parcouru les revues scandinaves, ou celle de Hollande ou même celles des U.S.A. le savent pertinemment.

La petite équipe de fin 1953 qui, à mes côtés, a créé *Arcadie* peut être fière. Est-ce à dire que cette équipe et son Directeur surtout sont très satisfaits, qu'ils ne s'adressent aucun reproche, qu'ils vivent tranquillement déjà sur ce passé et son succès et sur une certitude inébranlable de pérennité... *Arcadie*... d'institution publique !

Qu'on ne le croie pas !

Si nous savons ce que nous avons écrit en cette revue, nous savons tous, comme certains lecteurs nous le disent, ce que nous n'avons pas encore écrit, ce que nous avons mal écrit, ce que nous devrions faire et ce que nous ne pouvons pas faire.

Arcadie, comme toute œuvre humaine, est incomplète, imparfaite, inachevée, et le sera probablement toujours.

Mais elle a l'ambition d'instruire, d'éduquer, de plaire, de servir une grande cause humaine et d'avoir ainsi sa place dans tout ce qui se publie à travers le monde.

Nous en avons la preuve, à l'extérieur, de plus en plus, quand nous voyons les auteurs actuels citer *Arcadie*, et la prendre au sérieux.

C'était il y a peu le cas d'une revue de théologie et de pastorale.

Ce fut hier le Dr Eck, c'est aujourd'hui l'auteur du « dossier homosexualité ».

Et combien d'autres, magistrats, juristes, psychologues, psychanalystes, philosophes, théologiens, historiens, que je ne puis citer ici, mais qui, à l'occasion, nous disent ce qu'ils pensent de cette revue.

Marc Daniel en a eu combien de témoignages à propos de sa dernière étude sur les *Dieux et les Garçons*, puisque nombre de spécialistes universitaires le lui ont écrit...

Donc cette revue, que certains arcadiens critiquent sévèrement, joue son rôle. Indispensable, nécessaire, lumière dans le maquis des connaissances sur l'homophilie.

Alors on peut nous dire : donc vous reconnaissez que vous écrivez dans cette revue surtout pour les autres, pour ceux qui ne sont pas homophiles, vous voulez faire connaître l'homophilie dans ses profondeurs et dans ses actualisations, et ce, au détriment des homophiles, qui eux, voudraient lire des textes qui les concernent plus précisément.

Peut-être.

Si nous avions les moyens financiers — mais nous ne les avons pas — et quand on sait que *Der Kreis* est mort parce qu'aucun membre de cette association ne fit l'effort pour la sauver — nous ferions une revue pour l'extérieur. Avec un autre style.

Mais, actuellement, en une seule revue, il faut combiner le tout.

L'extérieur - l'intérieur.

Cependant, aucun homophile sincère ne peut me contredire, ces articles de fond qui peuvent paraître s'adresser surtout à ceux de l'extérieur, doivent intéresser les homophiles eux-mêmes. Quel est donc l'homophile qui peut prétendre connaître jusque dans ses profondeurs les plus inconnues le problème homophile ! Le théologien homophile, le psychanalyste homophile, le juriste homophile, l'historien homophile apprennent encore avec *Arcadie* des faits qu'ils ignoraient.

La partie très faible d'*Arcadie*, nous le savons, nous ne le dissimulons pas, c'est très souvent sa partie purement littéraire, surtout dans ses textes d'imagination : nouvelles, récits, contes.

Comme nous la supprimerions si nous étions assurés que plusieurs de nos indispensables lecteurs ne nous abandonneraient pas !

Ce fut déjà dit : *Arcadie* a un public à l'image de l'homophilie. L'universitaire voisine avec l'ouvrier de chez Citroën, le magistrat avec l'employé aux écritures, le médecin avec le modeste vendeur d'épicerie. Tous les degrés de culture, d'instruction...

Quelle est la revue qui s'intitule « littéraire et scientifique » qui a un public aussi varié ?

Alors, de grâce : intellectuels d'*Arcadie* ne nous condamnez pas pour des récits à la guimauve... et vous qui lisez peu, ne vous désintéressez pas de cette revue sous prétexte qu'il y a nombre d'articles incompréhensibles. Faudrait-il d'ailleurs redire ici que ce sont ces articles de fond qui peuvent faire évoluer le problème homophile !

C'est en toujours se haussant, s'élevant, forçant chacun à nous suivre petit à petit sur des sommets, où peut surgir la vérité, ou des parcelles de vérité, que nous œuvrons vraiment pour le bien des homophiles.

L'essentiel n'est pas de savoir dans des récits plus ou moins bien agencés, imaginés, écrits, comment Pierre et Bernard se sont connus, comment Philippe et Bruno se sont quittés, comment Dominique et Jacques vivent ensemble... l'essentiel, actuellement, en 1968, comme hier en 1954, comme, je le crains fort, encore en 1975 ou en 1990, dans ce monde en gestation, en transformation, secoué de combien de bouleversements, l'essentiel, oui, je l'affirme, c'est de débroussailler ce vaste problème, afin que demain, ou après-demain, ceux qui naitront marqués du sceau de l'homophilie dans leur âme et dans leur chair, vivent mieux que nous.

Alors, Arcadiens d'aujourd'hui : pionniers, défricheurs, sacrifiés, apôtres, oui, peut-être, oui, sûrement même. Eh quoi : cela ne vous convient pas, cela ne vous plairait pas ? Est-ce possible ? Serait-ce possible ?

Par votre abonnement à *Arcadie*, vous voilà associés à une œuvre humaine qui a sa place dans la société actuelle, vous voilà participants à la transformation des conditions de vie, à l'évolution des pensées et des mœurs... et vous rechigneriez pour une formule pas très exactement à votre goût ?

Je ne posais cette question que pour la forme, car votre soutien efficace nous montre bien que vous croyez à la mission et à l'action d'*Arcadie*.

Oui, encore une fois, peut-être se situe-t-elle trop souvent à un plan élevé, qui vous fait frémir, qui vous lasse, mais c'est ainsi qu'elle travaille pour vous et votre vrai bonheur, par votre insertion dans la vie et dans la société.

Elle ne vous accorde pas assez immédiatement, dans le concret de vos jours et de vos nuits, de vos angoisses, de votre solitude, de vos échecs, de vos amours... vraiment ?

Pourtant, je crois pouvoir affirmer qu'il n'est pas paru un seul numéro de cette revue depuis le numéro 1 de jan-

vier 1954 sans qu'un mot ait été pour votre cœur, pour votre sensibilité, pour votre tendresse.

Et puis-je à moi-même me rendre le témoignage, que toujours dans mes éditoriaux, même en m'adressant aux autres, à ceux qui nous jugent, nous dissèquent, nous condamnent ou voudraient nous comprendre, j'ai toujours eu le souci de mieux vous faire connaître, et j'ai toujours ouvert vos cœurs et vos âmes, combien profondément et largement, pour montrer ce dont vous étiez capables.

On ne peut pas dire à côté de ses froides réflexions philosophiques ou théologiques, biologiques ou historiques, que cette revue ait manqué de cœur, de tendresse... n'ai pas fait palpiter, tout ouvert, vos cœurs et vos espoirs.

Je crois bien que l'historien des temps futurs qui voudra faire le bilan de nos... 200 ou 500 numéros, qui voudra savoir ce qu'est l'homophilie, ce que sont les homophiles, sera pris de vertige à la fois par la somme des connaissances étudiées, et par ce courant intrépide et fougueux d'un sang ardent qui se donne et se redonne dans un incessant parcours pour que chacun vive et vive mieux.

La vie quoi, du bon, du moins bon.

Tout est dans *Arcadie*, revue.

Comme chez l'homme. Quelqu'il soit.

Alors oui, regrettons que des noms de la science, de la littérature ne viennent pas apposer leur signature dans nos pages.

Peut-être d'ailleurs obtiendrions nous plus vite les noms de la science que ceux des lettres.

On s'étonne : on me cite des romanciers actuels qui publient des ouvrages à tendance homophile, on aimerait les lire dans *Arcadie*.

Dites-moi : connaissez-vous beaucoup de ces écrivains ayant du courage en ce domaine. Ah oui, signer des pétitions pour le Viet-Nam ou contre le racisme en Amérique... Souvenez-vous de 1960, Mirguet (U.N.R.) l'homophilie, fléau social, quel est l'écrivain français qui a pris position ? Aucun, Aucun. Ces messieurs vendent du papier, du papier homophile parfois, sachant que vous vous précipitez pour l'acheter, c'est tout. Des noms ? des centaines. Je pourrai les citer. D'ailleurs, ils vont être mis à l'épreuve... Nous leur adressons à tous un questionnaire très large sur l'homophilie. Priés de répondre, nous publierons dans un prochain numéro leurs réponses. Nous vous dirons aussi le nom de ceux qui n'auront pas daigné répondre. Vous les jugerez. Non seulement les littérateurs, mais tous les autres grands

noms à qui ce questionnaire est envoyé : hommes politiques, ecclésiastiques, psychanalystes, universitaires, etc...

Cette livraison d'*Arcadie* s'insérera dans le congrès que nous préparons pour le mois de novembre prochain sur le thème général « La Société actuelle et l'Homophilie ».

Après quinze ans de travail sérieux, de dignité, nous pensons qu'*Arcadie* a le droit et le devoir de faire le point actuel sur ce problème.

C'est ainsi que diverses personnalités sont invitées à participer à ce congrès, ou comme conférenciers ou comme auditeurs. La Presse sera invitée.

Nous rendrons largement compte de toutes ces journées de novembre, pour l'Histoire, pour demain ; pour nos lecteurs lointains qui ne pourront faire l'effort de venir jusqu'à Paris, persuadés d'autre part, que tous se sentiront mobilisés, et que de Provence ou d'Alsace, de Bretagne ou du Roussillon, comme des pays voisins, de toute l'Europe, chaque homophile voudra être présent, puisqu'il s'agira de représenter et de défendre sa destinée humaine.

Les équilibrés, les épanouis, les heureux, plus encore donc ceux, innombrables, qui accusent la société de leurs difficultés à être, seront les 9, 10, 11 novembre 1968, à Paris, autour d'*Arcadie*.

Je n'ai pas répondu à toutes les questions, je n'ai pas dit le quart de ce que j'aimerais encore dire sur ces pages blanches d'*Arcadie*, je voudrais pour achever dire ceci : dialoguons. Mot à la mode. Nous le ferons donc bientôt à ce congrès avec ceux de l'extérieur. Dialoguons entre nous aussi.

C'est dire ceci : écrivez à *Arcadie*. L'équipe qui fait et pense cette revue est ouverte, ce n'est pas un clan, une chapelle, participez tous à ce travail. Nous ne nous sauverons que tous ensemble.

Entrainez les hésitants, les craintifs, et vous-même, participez davantage à cette action qui se veut votre action.

Pour la première fois dans l'histoire de France, dans celle des pays latins, un mouvement homophile pense, agit, vit. Vous êtes chacun d'entre vous, à votre place, cette pensée, cette action, cette vie.

Et le monde vous regarde. Science, romans, théâtre, cinéma, télévision, presse, conversations... partout, souvent, de plus en plus.

Vous, et vous c'est *Arcadie*, *Arcadie* entend être là où il est question de nous.

ANDRÉ BAUDRY.

Avec Hte ma
sympathie



UNE QUESTION DE DEGRÉ

(Dialogue avec Jean-Luc)

*A Monsieur Roger Peyrefitte
Educateur de ma foi
Cette esquisse de Jean-Luc
Deliciae magistri*

Moi. — Tu as un grand front intelligent sous la frange et les arceaux de ces beaux cheveux bruns. Il y a dans tes yeux une étrange lumière, comme s'il venait de l'intérieur de ton âme le reflet d'une combustion imperceptible, celle d'un encens sacré.

Lui. — Vous m'encensez sacrément !

Moi. — Je te prépare au sacrement.

Le mystérieux parfum venu de ces incandescents abîmes s'est voluptueusement développé en courbes harmonieuses pour dessiner les traits divins de ton gracieux visage. Le pli de tes lèvres est un effluve qui redoubla sa parfaite inspiration, avant de se fondre dans la suave haleine que tu me laisses respirer. L'éclat incarnadin de ces tendres pulpes irradie vers tes joues que je vois s'allumer du même feu.

Lui. — Oui, je rougis parce que j'ai un peu chaud.

Moi. — Tu as un peu chaud parce que mes paroles te troublent.

Lui. — Que voulez-vous, je n'ai pas l'habitude qu'on me parle comme ça.

Moi. — Comme ça ?

Lui. — Je ne sais pas... Comme un livre de poésie, par exemple.

Moi. — Certains livres de poésie t'ont fait rougir ?

Lui. — Certains, oui.

Moi. — C'est de honte ou de plaisir que tu as rougi ?

Lui. — Cette question me gêne un peu.

Moi. — Pardonne-moi. Tu es adorable jusqu'en ta pudeur.

UNE QUESTION DE DEGRÉ

J'aime ces enfants qui n'osent pas dire, par pudeur, ce qu'ils font sans honte. Ce n'est pas le moindre de leurs charmes. Ils ont des rites dont la célébration s'entoure d'inaccessibles remparts et que trahit le plus mince de leurs regards. Mystères et proclamation de la foi !

Lui. — Vous avez vu quelque chose dans mon regard ?

Moi. — Dans ton regard, l'étincelle d'où jaillit la foudre d'une séduction incendiaire. Sur tes joues, l'émanation sublime de l'incoercible embrasement qui te renverse les sens et fait trembler tes doigts.

Lui. — Si je tremble, c'est d'un peu d'émotion, à cause de l'incertitude dans laquelle me mettent des mots que vous dites et que je ne comprends pas bien. C'est peut-être aussi parce que j'ai l'impression que vous lisez dans mon âme comme dans un livre et que je ne suis pas à l'aise de me sentir tout déshabillé.

Moi. — Heureusement, joli berger, il te reste tes vêtements. Rassure-toi, au moins, sur ceux-là qu'aucun méchant loup ne saurait t'enlever. Son croc féroce se cache lorsqu'il a repu ses yeux de l'appétitive gorge des enfants.

Il manque au col de ta chemisette un bouton que fit disparaître un malicieux génie. Il le laissa tomber pour découvrir les douceurs d'une peau aux teintes très délicates. Ton cou sculpté par une fée habile se passe de dentelles. Il s'orne de la parure incomparable d'une palpitante soierie que passivement le débordant rinceau de tes cheveux. Tu me montres, sous ta couronne d'ébène, l'éburnéenne blancheur de tes dents qui sont à croquer. A quelle muse dois-je ce sourire ?

Lui. — A la muse qui m'amuse de tous ces mots choisis pour m'enivrer. Après le coup d'encensoir, vous me faites le coup de la guirlande.

Moi. — L'ivresse t'est seyante. Qu'importe la guirlande !

Lui. — Je souriais aussi de vous voir venir : mes yeux, mes lèvres, les douceurs de ma peau, mon cou sculpté par une fée, tout va y passer ! La féerie se précise...

Moi. — D'autres s'en seraient offusqués ; toi, tu as souri. Tu as déposé une offrande aux pieds des dieux qui te privilégient. Si tout doit y passer, ce ne sera pas sans attraits, ni sans surprises. Tu entreras avec honneur dans la statuaire vivante d'une noble tradition qui a ses chefs-d'œuvre, ses héros et ses martyrs.

Lui. — Je n'ai pas la vocation d'un martyr.

Moi. — Mais tu es un chef-d'œuvre. Et ta présence ici est héroïque.

Lui. — Je veux bien être un héros, mais pas une victime.

Moi. — La victime est sacrifiée. Le héros se donne.

Lui. — ...

Moi. — Tu as une inspiration ?

Lui. — Je reprends ma respiration... Qu'est-ce que cet encens sacré dont vous parliez tout à l'heure ?

Moi. — Une essence rarissime. Un orient ignoré des foules. L'étonnante et merveilleuse fleur élevée d'un terrain exceptionnel. Elle fait se renverser les cœurs. Elle diffuse des émotions irrésistibles. Dans sa clarté, le sourire des jeunes garçons s'illumine d'une grâce ineffable, celle-là même qui te fait resplendir à l'instant.

Lui. — Malgré ce que vous m'en dites, je ne sais toujours pas de quoi il s'agit exactement. On ne m'avait encore jamais dit qu'une grâce ineffable me faisait resplendir. Ce n'est pas ordinaire d'entendre ça ! Ma sœur me dit que j'ai un sourire enjôleur. Ses copines aussi le disent. Elles me passent la main dans les cheveux : Comme si j'étais un gamin ! Elles m'agacent avec leurs câlineries et leurs papilonnages. Vous, c'est tout différent...

Moi. — Je ne te parle pas pour te dire des choses ordinaires. Il y a des agaceries qu'on réclame. Il faut en faire le choix. L'encens sacré dont tu émettes les effluorescences est le joyau qu'enserme l'écrin d'une qualité infiniment précieuse. Je te laisse deviner, petite sibylle, le nom d'une qualité si peu commune.

Lui. — Vous recherchez toujours ce qui n'est pas commun. Pour vous répondre, il faudrait d'abord que je sache à quoi m'en tenir sur l'encens sacré. Après, je peux essayer de deviner le reste, bien que je ne sache pas ce que c'est qu'une sibylle.

Moi. — Le feu que j'ai discerné dans la limpidité de tes beaux yeux est le feu purificateur de l'amour qui s'écrit avec un grand E.

Lui. — Il n'y a pas de E dans amour !

Moi. — Il y en a un dans Eros, qui est le nom grec de l'amour. Je te parle en son nom.

Lui. — Je commence à comprendre.

Moi. — Je te le disais bien que tu avais un grand front intelligent ! Tu as compris, depuis longtemps, toutes ces choses que tu hésites à dire. Ces paroles te sont plus agréables à entendre qu'à prononcer.

Lui. — Mais comment avez-vous pu voir tout ça, l'encens et tout le reste, seulement dans mes yeux ?

Moi. — Pas seulement dans tes yeux chéris. Dans l'exquise courbure de tes cils, dans la mélodie de ta voix argentine. Dans l'écho, aussi, de ton nom enchanté qui retentit sans cesse en moi. Dans toute ta personne qui exhale un parfum délicieusement pénétrant. Dans ta présence auprès de moi, à cette heure, en ce lieu. De quelle secrète puissance tiens-tu les charmes que tu répands ?

Lui. — Je n'en sais rien. Mais je vous admire de pouvoir dire toutes ces choses.

Moi. — Je t'admire bien plus de m'en donner l'occasion.

Lui. — Etes-vous sûr, au moins, de ne pas vous tromper ?

Moi. — J'ai un instinct pour ça. C'est ma spécialité de découvrir ce qui se dissimule derrière le sourire d'un enfant. Je lis dans tes prunelles ce qui n'est pas encore parvenu à ta conscience.

Lui. — Que lisez-vous, par exemple, en ce moment ?

Moi. — En ce moment, l'affolement de tes sens, joli chevreau.

Lui. — Il y a un moment, j'étais le berger. Maintenant, le chevreau.

Moi. — Tu te métamorphoses à chaque instant. Quand tu es entré, tu avais des chaussures. Où sont-elles passées ?

Lui. — Elles se reposent sous la chaise où je viens de quitter mes bas.

Moi. — Tu as moins de gêne à dénuder ton corps qu'à laisser déshabiller ton âme secrète.

Lui. — Là où il y a de la gêne... J'aime être à mon aise.

Moi. — Ne te prive pas. Prends tes aises et les miennes.

Lui. — Revenons à nos chevreaux. Je crois avoir deviné, sans sibylle, le nom de la qualité qui est si rare.

Moi. — Dis toujours.

Lui. — C'est le don de soi, par amour, à son ami.

Moi. — Ta perspicacité est impitoyable. Elle dépasse, de loin, mes espérances. Je voulais parler, moi, de l'intelligence du cœur qui fait les vrais amis.

Lui. — Ça revient au même, non ?

Moi. — Pas exactement. C'est une question de degré.

Lui. — L'intelligence du cœur, ça veut dire qu'on se comprend tout à fait, dans tous les cas ?

Moi. — Si tu veux, oui.

Lui. — Alors, c'est ce que je disais : on appartient tout entier à son ami.

Moi. — Que les dieux t'entendent, bel enfant, et se bercent de tes paroles !

Lui. — Les vôtres me bercent depuis un bon moment.
 Moi. — Je t'en réserve de plus secrètes, pour l'intelligence hardie de ton cœur intrépide.
 Lui. — Je t'adore !
 Moi. — Tu me tutoies maintenant ?
 Lui. — Oui, puisque je t'adore, mon dieu berceur.
 Moi. — ...
 Lui. — Et ce sacrement ?

PHIDIAL de MONTALTE.

DOMINIQUE DALLAYRAC

DOSSIER HOMOSEXUALITÉ

« *Toute la vie de l'homosexuel n'aura été qu'un long combat pour son droit de vivre et de s'exprimer* »

UN TRÈS IMPORTANT OUVRAGE...

Ed. R. Laffont — 415 p. — 25,80 F

PHILIPPE JULLIAN

LA FUITE EN ÉGYPTÉ

« *L'embarquement pour Sodome* »

Ed. La Table Ronde — 250 p. — 14,50 F

TCHERAG OU

« L'ENCHANTEMENT DU VENDREDI SAINT »

par JACQUES FRESSON.

La dernière fois que je vis Tchérag, ce fut par cette nuit d'hiver où l'on put observer autour de la lune un halo extraordinairement grand (phénomène si exceptionnel, que les journaux du lendemain le mentionnèrent).

En sortant de l'étrange petit restaurant de la rue Mouffetard où Tchérag m'avait invité, et dont la patronne bancaire servait, en chantonnant une mélodie doucement démente inlassablement reprise, un assez confortable ragoût, il me désigna d'un doigt mystérieux l'astre des nuits — il était impossible ce soir là, malgré toutes les redites et les conventions de l'appeler autrement — immensément auréolé dans le ciel d'une absolue pureté. Je lui répondis, avec la froideur affectée d'un homme dégagé de tous les mystères, qu'il s'agissait là d'une sorte d'aurore boréale.

Il faisait horriblement froid. Nous marchions rapidement. De temps à autre une parole émergeait de nos lèvres. Nous sentions tous deux, à la fois que nous suivions des voies parallèles, et que sans doute nous ne devions plus nous revoir. Une connivence nous unissait pourtant, par ce froid cruel, tandis que le bruit de nos pas se répercutait entre les murs déserts, dans la nuit bleue des rues de Paris en hiver.

Enfin, à l'entrée des escaliers du métro, nous nous séparâmes. J'allais dans une direction, lui dans une autre, et nous n'avions plus qu'à nous dire adieu.

Je gagnai le quai et attendai mélancoliquement, tout en lisant le *France-Soir* que j'avais sorti de ma poche. Une rame arriva; j'entrai dans un wagon, et soudain je vis Tchérag se faufiler entre les portes qui se refermaient.

Il me sourit.

Dans l'assourdissant fracas des arrivées et des départs nous échangeâmes quelques mots très banals.

Tout était déjà fini, car rien n'avait jamais commencé. Et quand je descendis à ma station, il n'y eut plus, et je sûs qu'il n'y aurait jamais entre nous autre chose que cette course effrénée pour me rejoindre à la dernière minute, et ce sourire, qui dans le bruit de ferraille des vieux wagons, créait entre nous cette connivence secrète que les mots détruisent implacablement.

Ah, se rappeler toujours ce que l'on disait autrefois des Orientaux, qu'ils se réunissent pour être silencieux ensemble ! Et lui avait bien quelque chose de l'Orient — l'Arménie ce n'est déjà plus tout à fait l'Europe — son charme, son regard sombre, ces effluves lourds et apaisants qui émanaient de lui, n'avaient rien de ce qui nous est coutumier.

Mais ce qui demeure en moi au delà de tous les oublis, c'est notre première rencontre; elle me révéla Tchérac tout entier.

Dans mon histoire personnelle j'appelle cela l'Enchantement du Vendredi Saint.

Pourquoi ce titre pompeusement wagnérien ?

J'ai passionnément aimé « Parsifal », et l'aime encore d'ailleurs, mais avec plus de discernement.

A force de les écouter et de les suivre, musique et livret m'étaient devenus familiers. J'en connaissais tous les méandres; je subissais même sans ennui les interminables récitatifs, parce qu'ils me révélaient la merveilleuse légende du Graal. (Une légende c'est beaucoup plus qu'un conte), j'étais fasciné.

Et chaque fois qu'au troisième acte, le héros, vainqueur de tous les maléfices, tenant à la main la Lance sacrée, revient à Monsalvat, j'attendais le moment solennel.

Naissant des profondeurs de la terre, monte lentement jusqu'au ciel le thème enchanteur. Sans en rien exempter, il envahit la Nature tout entière; pareil à un flot inépuisable il submerge tout, imprègne et transforme tout de sa sérénité. Monsalvat devient le lieu privilégié du monde où la terre et le ciel sont réconciliés.

Il ne s'agit pas là seulement d'un beau rêve d'esthète; poésie et musique sont le signe qu'une telle réalité est possible. A cause d'un être exceptionnel, mais inconscient lui-même de son génie, ouvert aux forces d'en Haut, porteur d'une formidable puissance qui recèle aussi une douceur

et une tendresse infinies, se réalise enfin la rédemption totale de l'univers.

Et ce fut précisément un Vendredi Saint que je vis Tchérac pour la première fois. Non dans la forêt enchantée du domaine de Monsalvat, mais dans le compartiment de deuxième classe d'un train qui, parti de Maine-Montparnasse, emmenait vers la Bretagne pour le week-end pascal une cargaison de Parisiens fatigués et ivres à l'avance de trois jours d'océan.

Le compartiment était plein. Il y avait une dame respectable, dont l'aspect justifiait exactement le titre, mais qui se révéla par la suite de façon assez rare, bonne et compréhensive, un monsieur complètement neutre et sans doute un peu chauve qui n'ouvrit jamais la bouche, et deux étudiantes dont l'une assez ironique et même agressive. J'ai oublié les autres voyageurs.

J'arrivai (ma place étant retenue) quelques minutes seulement avant le départ, et la conversation était déjà engagée entre Tchérac et ses compagnons.

Je compris par la suite qu'il avait pris ce train par hasard car il était arrivé à la gare sans avoir la moindre idée de la direction qu'il allait prendre. C'était le préposé au guichet qui lui avait donné d'office un billet pour Belle-Isle, et Tchérac s'était laissé faire, regardant ce choix comme un arrêt du destin.

Il faisait partie d'un grand ensemble symphonique et devait le rejoindre l'après-midi pour une répétition. Mais l'envie soudaine lui était venue de partir, sur le coup d'une heure tandis qu'il mangeait un sandwich, et plantant là ses obligations, sans aucun bagage, il s'était rendu à la gare du Maine.

La dame respectable essayait — surtout pour calmer son propre désarroi — de lui faire la leçon, et de replacer dans un cadre rationnel cet extravagant jeune homme, plus insolite qu'extravagant d'ailleurs, mais c'était sans grande conviction; elle était en effet visiblement fascinée par ses yeux noirs, ses cheveux sombres, et sa façon de parler calme et très douce...

Car il parlait, parlait... son bagout ne renfrognait dans son mutisme que le monsieur chauve; il faisait sourire l'une des étudiantes tandis que l'autre faisait semblant plus qu'elle ne l'était réellement d'être entièrement plongée dans *l'Histoire de Manon Lescaut et du Chevalier Des Grieux* dont elle tenait l'édition de poche dans les mains.

Tchérag jouait un peu à l'esbrouffe. Il racontait des histoires sans queue ni tête, affirmant par exemple, d'un ton catégorique mais toujours avec la plus grande douceur, que les instituteurs avaient tort d'apprendre aux enfants la grammaire et la table des multiplications, mais que leur rôle devrait être d'enseigner à regarder le vol des oiseaux, observer la forme des nuages, et, si d'aventure, ils les faisaient compter, ce devrait être, après avoir conduit leur classe à l'aquarium du Trocadéro, le nombre indiscernable des bulles d'air montant entre les voiles colorés des poissons japonais prisonniers et mélancoliques.

Lorsqu'il eût épuisé son répertoire surréaliste qui n'impressionnait même plus la dame respectable (elle avait compris qu'il faisait là son petit numéro) il s'arrêta un moment.

Puis la conversation s'engagea à nouveau et les propos du jeune homme devinrent moins alambiqués. Il prit un tel ton de sincérité que son charme, opérant cette fois sans rien de théâtral envahit tout le compartiment. Les tristes aventures de Manon furent définitivement renvoyées à une autre fois, et l'étudiante ironique laissant là son agressivité commença à s'intéresser vraiment à son étrange compagnon de voyage.

Il nous dit qu'il était musicien de métier, mais aussi compositeur et poète.

Il chanta d'abord :

« *Je suis venu calme orphelin,
« Riche de mes seuls yeux tranquilles...* »

La musique était belle, s'accordait heureusement aux rythmes de Verlaine, ajoutant encore à la déchirante détresse de Gaspard Hauser. Puis vinrent d'autres chansons, succès récents, poèmes de son cru; et rien n'était frelaté, chaque mot, chaque note tombait juste. Puis s'ouvrant davantage à notre confiance qu'il sentait sans retenue, il nous fit un récit, sorte de poème en prose ou de parabole, que je transcrivis ici en essayant de ne pas trop le trahir.

Il était environ trois heures, et le ciel, couvert au départ de Paris s'était presque entièrement dégagé.

« C'est le soir. Les rues sont désertes. La nuit traîne; c'est la nuit sans être la nuit, car il fait inhabituellement clair bien que le soleil soit depuis longtemps couché ». (J'imagine pour ma part que ce doit être une lumière qui rappelle les tableaux de Chirico).

« Il n'y a plus d'autos dans les rues, ni autobus, ni taxis, rien que des piétons, et des chiens qui passent sans aboyer. Toutes les horloges sont arrêtées, mais pas toutes à la même heure. Dix heures vingt, onze heures moins vingt... »

Il n'y a pas un souffle d'air, il fait tiède et l'on respire à l'aise.

Les gens s'abordent dans la rue; ils se regardent; un sourire d'entente illumine leurs visages. Ils se voient les uns les autres. Enfin leurs yeux sont ouverts. C'est horrible; mais toujours, d'habitude, dans la foule pressée qui se côtoie on s'aperçoit peut-être quelquefois, on ne se voit jamais.

Il suffit maintenant d'un simple regard, d'une main tendue pour se comprendre. Et puis parmi tous ces gens qui tendent la main et sourient, on saisit soudain qu'il y a aussi des gens d'autrefois, et qu'on savait mort pourtant. On les connaissait par leurs œuvres, livres, poèmes, peinture, musique. Revenus à la vie, leur regard contient tout ce que nous aimions en ce qu'ils nous avaient laissés.

C'est une aube sans fin.

Que sera le jour qui suivra cette aube ?

Pour le moment c'est le rassemblement, dans une lumière insolite mais nullement terrifiante des vivants et des morts, une reconnaissance sereine dans un monde pacifié. »

C'est le silence. Tchérag a cessé de parler et comme un recueillement suit ses paroles. Nous comprenons tous sans avoir besoin qu'il nous le dise, que ce jeune prophète en pantalons de velours vient de nous livrer sa vision du dernier jour du monde.

Le train courait dans la campagne d'un vert précoce, et le ciel, à mesure que nous approchions de la mer, devenait plus bleu, plus pur, et le soleil couchant, aveuglant comme jamais il ne l'est à Paris.

J'ai vécu ces moments dont je n'invente rien, pendu avec mes compagnons aux lèvres de Tchérag, écoutant ce récit qui semblait ne devoir jamais finir.

Je l'ai dit tout à l'heure, ce ne fut pas la seule fois que je le vis.

Lorsqu'il descendit en gare de Vannes je le suivis jusqu'à la portière, non pour lui dire au revoir — il nous avait expliqué son horreur pour ce geste conventionnel — mais pressé par ce désir qui nous pousse trop souvent à vouloir prolonger et recommencer ce qui ne pouvait être qu'une fois. Je lui demandai son adresse; sans réticence d'ailleurs, il me la communiqua tandis que je lui donnai la mienne.

Il vint dîner chez moi à quelques semaines de là. Tout de suite je sentis qu'il n'était pas à son aise. « J'espère », me dit-il, « que ce n'est pas mon physique qui vous a plu ». Je pouvais le lui dire et j'avouai que tout en lui m'avait séduit — le mot est trop faible pour la qualité même de cette séduction — y compris son physique. De sombre qu'il était, il le devint davantage encore. « C'est bien », lui répondis-je, « votre amitié m'est plus précieuse que tout; je l'aurais aimée complète, mais je respecte trop votre liberté... »

Et Tchérac redevint lui-même.

Notre amitié demeure. Je pus à un moment l'aider à surmonter une crise difficile, car il avait pleine confiance en moi.

Depuis, nous nous sommes retrouvés quelquefois jusqu'à ce soir d'hiver. J'ai pensé que c'était la dernière fois, mais je peux me tromper.

Il ne pourra cependant jamais être davantage que ce prophète du Graal — non point chevalier mais prophète — dont la parole, s'accordant au mystérieux enchantement de la nature avait eu le pouvoir d'arrêter le temps.

JACQUES FRESSON.

EN MANIÈRE D'ÉPILOGUE.

Je te dédie ces lignes Jean H... en souvenir d'une conversation nocturne où tu m'accusais de transformer le réel en l'idéalisant à l'excès.

Ce récit dans lequel rien, strictement, n'est inventé est un plaidoyer qu'avec « mes tripes » (c'est une de tes expressions favorites) j'ai fait en faveur de la vérité.

Permetts-moi aussi en terminant de citer Oscar Wilde : « Ce n'est pas l'Art qui imite la vie, mais la vie qui imite l'Art ».

En témoignage d'amitié.

J. F.

UN SODOMITE DE GÉNIE

JEAN-BAPTISTE LULLY

par ROBERT AMAR.

Observons le maître de ce vaste domaine qu'est l'Académie Royale de Musique où son activité tient du prodige (1).

Directeur de théâtre, directeur de scène, chef d'orchestre, il voit tout et règle tout par lui-même. L'opéra doit tenir les esprits, les yeux et les oreilles dans un égal enchantement : on imagine combien cet impératif demandait d'imagination, d'attention et d'efforts.

Exigeant mais juste, il était, craint et respecté, à l'abri des récriminations et des conspirations si fréquentes chez les artistes. Il distribuait les rôles dans l'intérêt du spectacle, insensible à toute autre considération, chaque chef d'emploi étant pourvu de doublure pour le cas d'empêchement.

Solistes, chœurs, orchestre, corps de ballet, tout était à créer : tâche énorme à laquelle il se donna à plein.

L'orchestre se composait de quarante à quarante cinq exécutants et avait pour base le quintette à cordes; il comportait aussi : clavecin, théorbes, flûtes, hautbois, bassons, trompettes et timbales. Il avait banni pour la tragédie lyrique certains instruments pittoresques tels que le tambour de basque, les castagnettes, la musette et la guitare qu'il avait employés dans ses ballets.

Il eût le mérite de former les plus illustres chanteurs de son époque et même de les découvrir (tel Duménil, le plus célèbre ténor de XVIII^e siècle, qui n'était — au départ — qu'un garçon de cuisine). Ceux qui furent à son école devinrent d'excellents tragédiens car il les avait obligés à dire les récitatifs d'une manière vive et naturelle.

(1) Voir *Arcadie*, n° 172.

Il leur apprenait leur rôle, geste par geste, leur enseignait à entrer, à marcher et comment participer à l'action. Il veillait à ce que chaque syllabe soit bien articulée, que le ton soit soutenu, surtout aux finales, et que l'accent soit mis sur la passion.

Quant aux musiciens, il était intransigeant sur l'exécution, les fioritures étant proscrites : ils devaient jouer la partition et rien d'autre. Ajouter ou omettre une note, déplacer un seul ton étaient des fautes graves. Il suivait toutes les répétitions et avait l'oreille si fine que, du fond de la salle, si un violon jouait faux, il bondissait sur le coupable, saisissant parfois son instrument et le lui brisait sur le dos, quitte à lui en payer trois fois la valeur. Il lui arriva de faire donner, à ses frais, des leçons particulières pour parfaire une éducation musicale. Sa sévérité, en éliminant les médiocres fit que, seuls, les virtuoses restèrent. Pour les danseurs, il imaginait des entrées et des pas d'expression, joignant l'exemple au précepte.

Il réalisa la mise en scène avec les ingénieurs chargés des machines; on vit des prodiges de magnificence avec des transformations continuelles : chars aériens, apparitions infernales, un Etna crachant des flammes, etc... Les indications des livrets et les chroniques de l'époque montrent qu'on ne fera jamais mieux, même de nos jours.

La charge matérielle de l'administration lui incombait jusqu'à ce qu'il put s'en décharger sur son gendre, Nicolas de Francini.

Un tel rassemblement d'artistes dans des œuvres d'une rare qualité assuraient à l'Opéra une vogue constante. La Fontaine témoigne de cet engouement :

*Il a l'or de l'abbé, du brave, du commis,
La coquette s'y fait mener par ses amis
L'officier, le marchand sur son rôti retranche
Pour y pouvoir porter tout son gain, le dimanche.*

*.....
Les jours de l'opéra, de l'un à l'autre bout,
Saint-Honoré rempli de carrosses partout
Voit, malgré la misère à tous états commune,
Que l'Opéra tout seul fait très bonne fortune.*

On jouait le mardi, le vendredi et le dimanche — également le jeudi lorsqu'il y avait une œuvre nouvelle. Malgré les prix élevés, toutes les places étaient occupées. On payait un louis pour les premières loges, un demi-louis pour les secondes et trente sols pour les autres. L'amphithéâtre

n'étant pas éclairé était fort recherché des amoureux. Aux troisièmes loges, sans séparations, on pouvait se promener : plus que pour le spectacle, on y allait pour faire des rencontres.

Les gentilshommes, eux, avaient l'habitude d'occuper des tabourets sur la scène elle-même, usage que le Surintendant voulait abolir. Il dut transiger et établir des loges des deux côtés de la scène, que le rideau, en se baissant, séparait de la salle. Ainsi, dans les entr'actes, avait-on toute facilité pour conter fleurette aux artistes. Bien qu'à deux louis d'or, ces places, où on entendait fort mal et où on ne voyait pas grand chose, étaient toujours louées; on les rechercha encore plus lorsque les danseuses firent leur entrée sur le plateau — pour la première fois dans le *Triomphe de l'Amour* — jusque là les emplois étaient tenus par des hommes accoutrés en femmes.

A une reprise du *Bourgeois Gentilhomme*, en 1681, Lully joua le rôle du Mufti, avec un tel entrain qu'il tomba dans un clavecin de l'orchestre, le défonçant dans un fracas terrible. On en rit beaucoup et le roi aussi. Saisissant l'occasion au bond, il lui déclara qu'après avoir joué ce rôle burlesque, il n'oserait pas solliciter la fonction de Conseiller-Secrétaire car ses collègues ne voudraient pas le recevoir. « Comment, répliqua le Monarque, ce sera bien de l'honneur pour eux; allez voir, de ma part, Monsieur le Chancelier ». Cette dignité brillait au sommet de la hiérarchie, conférant la noblesse et le titre d'écuyer. La procédure, y compris l'enquête nécessaire de « bonne vie et mœurs », fut expédiée en quelques jours par Le Tellier et le candidat reçu en la Salle du Conseil. Après avoir remercié l'Assemblée, il lui offrit un magnifique repas et la conduisit à l'Opéra où l'on n'avait jamais vu leurs manteaux noirs et leurs bonnets de castor.

Pour armes, il prit ce blason : *d'azur à une épée d'argent et poignée d'or posée en pal, la pointe en bas, autour de laquelle est entortillé un serpent de sinople, langue de gueules et une bande d'or, chargée à son extrémité de deux roses de gueules brochées sur le tout.*

Cette promotion fit du bruit et provoqua dans le *Mercure* cette note, probablement inspirée de haut : « Quand on possède un bel art dans le suprême degré, qu'on ajoute à la nature et qu'on la perfectionne, il n'est point de dignité où l'on ne puisse se voir élevé ».

Le moment est venu d'esquisser son portrait.

Au physique, un homme de taille moyenne, avec un visage au teint basané, à l'expression très mobile, un front haut coupé de rides, des cheveux noirs, des yeux pétillants de malice sous des sourcils en broussailles, un nez fort, des lèvres épaisses, un cou massif reposant sur de larges épaules : ainsi nous le montrent sculpteurs et graveurs de son temps.

Au moral, un honnête homme, parti de rien et arrivé au sommet par ses dons et une volonté tenace, dont la vie fut abrégée par les excès du travail et du plaisir.

Sans orgueil, mais connaissant sa valeur, il n'admettait pas qu'on cherchât à rivaliser avec lui et à lui disputer la suprématie, défendant ses privilèges avec férocité. Ses démêlés avec Marc-Antoine Charpentier, grand musicien et sodomite comme lui, en témoignent. Il aurait tué, avouait-il, quiconque lui aurait dit que sa musique ne valait rien.

Toujours en mouvement, il étonnait par son esprit prompt et hardi ; sa conversation était émaillée de réflexions plaisantes et il savait tirer des effets comiques de ce qui lui restait d'accent italien. Il aimait la table et le vin ; les joyeuses et libertines réunions d'amis faisaient diversion à son dur labeur. Voltaire raconte (le mot s'expliquera mieux par ce que nous dirons plus loin) qu'un jour, il dit à un page pendant que le tonnerre grondait : « Mon ami, fais le signe de la croix car tu vois bien que j'ai les deux mains occupées ».

Il aimait vivre dans un décor harmonieux et avait le goût du luxe ; on voyait chez lui de beaux meubles, des pièces d'orfèvrerie, des tableaux, le tout éclairé par de grands lustres de cristal. Il ne cherchait pas à éblouir et ne gaspillait pas son argent ; il recevait beaucoup mais sans profusion de mets, ne voulant pas, disait-il ressembler à ceux qui font des repas de noces chaque fois qu'ils traitent une personne de qualité.

Il était partout à son aise, avec les grands seigneurs comme avec les derniers de ses musiciens, sans bassesse avec les premiers, sans hauteur avec les autres.

Bon courtisan, mais sans platitude, il ne manquait pas les occasions de célébrer les événements du règne : pour la naissance du Duc de Bourgogne, par exemple, il offrit au peuple de Paris une représentation gratuite de *Persée* tandis qu'une fontaine de vin coulait toute la nuit.

Dans le privé, il avait une tenue assez négligée, ses vêtements étaient couverts de taches de tabac car il ne cessait

de priser. Pour paraître au dehors, il avait une riche garde-robe.

Bourgeois et bohème, brusque et courtois, il avait meilleur cœur qu'on ne l'a dit ; il savait rendre service et être généreux, nous en avons bien des preuves. Mais il avait le sens des affaires : c'était un partenaire redoutable qui allait jusqu'au bout de son droit. La légende l'a noirci ; est-ce étonnant si l'envie et la malveillance l'entourèrent toujours, dès lors qu'il avait la faveur royale, la renommée, la richesse et aussi des mœurs réprouvées ?

Il se montra spéculateur avisé. En 1670, il achetait à Paris deux terrains à l'angle de la rue Sainte-Anne et de la rue des Petits Champs ; sur l'un, il se fait construire un hôtel par Gittard dont on peut encore admirer la belle façade avec un haut relief et dix mascarons, sur l'autre une maison de rapport, pour lesquels Molière lui consentit un prêt de 11 000 livres. En 1682, il devenait propriétaire d'une confortable demeure avec dépendances et jardin à la Ville l'Evêque, où il va habiter dès l'année suivante (actuellement le 28 de la rue Boissy d'Anglas).

Il s'occupait lui-même de tout : négociant les achats de terrains, concluant les marchés, dirigeant les constructions. Sa fortune patiemment édifiée, venait du produit de ses charges, des recettes de l'Opéra, des redevances des concerts et académies de province, des dons extraordinaires du roi.

A sa mort, il laissait cinq immeubles à Paris, deux maisons de campagne à Sèvres et à Puteaux, des perles, des diamants et autres pierres précieuses, des sacs remplis de louis d'or et de doublons d'Espagne, des œuvres d'art, de l'argenterie, le tout évalué au total considérable d'un million de livres. Toute tentative de conversion en francs actuels est très délicate pour diverses raisons, mais on peut penser qu'avec les revenus d'un million de livres, on menait alors, à peu près le train de vie que mènerait aujourd'hui le possesseur d'une fortune de vingt à trente millions de nos francs.

*
**

Il semble que, de tout temps, Lully ait été adonné à la sodomie qui fleurissait particulièrement dans son pays natal. Le Président de Brosses s'illusionnait en pensant que l'habitude d'utiliser des castrats sur les théâtres pour représenter les rôles de femmes y était pour quelque chose : « habillés en filles, avec des hanches, de la croupe, de la gorge, le cou rond et potelé, on les prendrait pour de

véritables filles... on prétend même que les gens du pays s'y trompent parfois jusqu'au bout ».

En France, les goûts de Baptiste étaient connus de tous car ses ennemis ne manquaient pas une occasion de les proclamer. Il faisait partie d'un groupe assez discret qui comptait parmi ses membres les plus marquants : les deux Vendôme (demi-frères bâtards de Louis XIII), le Chevalier de Lorraine, le Comte de Fiesque, Campistron, maints poètes et musiciens. En public, beaucoup prenaient le masque de la piété et, comme lui, se rendaient en famille à la messe dominicale.

Le roi eut toujours horreur des sodomites; il n'ignorait certes pas ce que les pamphlets, souvent violents, voire grossiers, répandaient sur son compte mais, malgré quelques menaces verbales, il lui pardonnait. C'est qu'il se retrouvait et s'admirait dans sa musique, avec ses apothéoses et ses sonorités de triomphe, dans ces héros de la mythologie qui bravent les périls, anéantissent leurs ennemis et terrassent les monstres.

Tout à l'opposé de la réprobation, il le couvrit d'une faveur insigne et constante, que ne connut jamais aucun des hommes qui illustrèrent son règne, parce qu'il était indispensable à ses desseins et à son rayonnement.

Peut-être pour donner le change sur sa vraie nature, peut-être pour connaître un havre de paix entre les orages de ses passions, Lully consent au mariage. L'élue est Madeleine Lambert, fille unique du Maître de musique de la Chambre, venue avec 20 000 livres de dot et la promesse de succession de la charge paternelle. Dans le contrat qui porte les signatures de la famille royale, il s'attribue le titre d'« escuyer, fils de Laurent de Lulli, gentilhomme florentin et de défunte damoiselle Catherine del Sarta »; la cérémonie se déroula, en l'Eglise Saint-Eustache, le 24 juillet 1662.

L'époux paraîtrait exemplaire si l'on considérait seulement la naissance, au cours des six années suivantes, de trois garçons et de trois filles. En réalité, sa femme ne tenait pas une grande place dans son cœur, mais il l'avait en vive estime et la jugeait prudente et de bon conseil. Elle ne prit pas aisément son parti de ses fréquentations masculines — car elle était très amoureuse de lui et le resta toute sa vie — mais elle cessa de se montrer jalouse, se résignant à son rôle de bonne ménagère et d'éducatrice; point mondaine, elle préférait rester chez elle que de paraître à la Cour.

À la naissance de son fils aîné, Louis, le roi avait déclaré qu'il serait son parrain de baptême. Mais les années passaient : le nouveau-né avait maintenant treize ans et le sacrement ne lui avait pas encore été conféré. Enfin, la cérémonie eut lieu, en grande pompe, à Fontainebleau, le Cardinal de Bouillon, grand aumônier de France, officiant comme pour un prince du sang. On y chanta le *Te Deum*, composé spécialement par le Surintendant. Le baptisé ne devait pas répondre à tant d'honneurs; il donna, par la suite, grand souci à son père par ses dissipations et ses dettes, au point qu'il dut l'enfermer à Charenton, chez les religieux de la Charité, et fut bien près d'être déshérité.

(à suivre).

ROBERT AMAR.

Pour vos Achats et Ventes immobilières — Location

STUDIOS-APPARTEMENTS

AVEC OU SANS STANDING

PARIS ET BANLIEUE

60 % de prêt sur 3-6-9 ans

Prendre rendez-vous avec M. R. COUDRAY
qui vous recevra personnellement

Téléphone : 222-74-20 (6 lignes groupées)

A CORDOUE AU TEMPS DES CALIFES...

par JUAN GARCIA.

Je me souviens. C'était à Cordoue. Au bout de la terrasse, on apercevait le Guadalquivir. Nous étions là quelques amis, le verre en main. Chacun de nous disait en quel siècle, en quel pays il aurait aimé vivre. Pour l'un c'était la Grèce, pour un autre Rome, ou la Renaissance italienne. Finalement Rafaël, notre hôte murmura : « Cordoue, à l'époque des Arabes... ».

Nous nous taisions. Rafaël poursuivit : « Vous savez ce que disait du fleuve le poète Ben Jafacha, qui naquit à Alcira et vécut de 1058 à 1138 ? il disait :

« *Tel est-il, couleur d'azur, dans sa tunique de brocart*
« *Comme un guerrier revêtu de son armure*
« *Dressé à l'ombre de son étendard* ».

ou encore :

« *O fleuve, doux, suave,*
« *Comme la saveur parfumée des lèvres d'un jeune amant !* »

Rafaël se mit debout et leva son verre, comme pour célébrer un rite. « Ils vivaient comme nous, en ces mêmes lieux, ils buvaient le même vin, mais servi par de gracieux échantons. Comme le dit ce même poète :

« *L'échanson au corps gracile est au sommet de la beauté.*
« *Qui pourrait résister à une telle merveille ?*
« *Sur ses joues brûle le feu d'amour*
« *Et pourtant nulle fumée de duvet ne voile encore sa*
[lèvre] ».

« Vous savez », commenta Rafaël, « que les Arabes considéraient le moment de la sortie du duvet comme celui où les garçons sont les plus beaux. Moment fugitif après lequel

A CALIFE

la beauté se détruit. Il y avait les partisans et les adversaires du duvet, et la bibliothèque de l'Escorial conserve jusqu'à aujourd'hui deux manuscrits où se trouve relatée cette polémique sur la beauté des adolescents. L'un d'eux s'intitule : *L'abandon de la pudeur, propos de la description du duvet*; son auteur se nomme Nawachi; l'autre, signé Minhachi, a pour titre *L'extension des excuses pour l'amour du duvet*. Le poète Ben Rasiq de Masila, qui vivait entre 1000 et 1070, en était aussi obsédé, et dans un poème intitulé *Le Duvet*, chante :

« *C'était un garçon imberbe, couleur d'or pur,*
« *Capable de faire pleurer un nuage sans eau !*
« *Quand le duvet lui vint, il ne put s'y accoutumer,*
« *Rétif comme un poulain indocile et rebelle au mors.*
« *Quand il me voyait, il baissait la tête, inconsolable,*
« *Et se vêtait de timidité. Il pensait*
« *Que le poil mettrait fin à l'amour que j'avais pour lui,*
« *Mais je ne voyais dans le duvet de ses joues*
« *Que les boudriers qui ceignaient les salves de ses yeux. »*

Le poète Ben Aïssa de Valence chanta aussi le duvet :

« *Si tu aimais son visage comme un jardin*
« *Où croissaient le narcisse odorant et la rose délicate,*
« *Tu l'aimeras bien davantage maintenant*
« *Qu'avec le duvet y sont venues les violettes ! »*

Les grains de beauté étaient aussi considérés comme une grande beauté chez un garçon. Le poète Abdelaziz ben Habra de Grenade, au XI^e siècle, écrit :

« *Sur la joue d'Ahmed est un grain de beauté*
« *Qui ensorcelle tout homme libre d'aimer :*
« *Jardin de roses, gardé par un jardinier abyssin. »*

Il y avait dans notre groupe un jeune ouvrier menuisier. Rafaël se tourna vers lui : « Si nous étions au temps des Arabes de Cordoue, je pourrais te dire les vers du poète Mohammed Ben Galib, de La Ruzafa, qui mourut en 1177 et écrivait ceci pour un jeune garçon beau comme toi :

« *Il apprend le métier de menuisier, et je me dis :*
« *Peut-être apprend-il à cheviller ses yeux dans tous les*
[cœurs] !
« *Malheureuses les planches qu'il va tailler, scier et clouer !*
« *Elles vont subir la peine de leur crime,*
« *D'avoir voulu, lorsqu'elles étaient jeunes branches,*
« *Rivaliser avec la sveltesse de sa taille ! »*

Puis Rafaël s'adressa à un autre de nos amis qui était ouvrier tisserand : « Pour toi, je pourrais te dire d'autres vers du même poète :

« On me reproche d'aimer ce garçon
 « Parce qu'il est de condition modeste.
 « Je réponds : Commande-t-on à l'amour ?
 « Quant à moi, je ne le puis.
 « Je l'aime pour ses dents semblables à des bulles,
 « Pour son haleine parfumée,
 « Pour ses douces lèvres, ses yeux enchanteurs.
 « Il est comme une gazelle mignonne,
 « Avec ses doigts qui courent au milieu des fils,
 « Comme ma pensée, à le voir,
 « Cours au milieu des désirs d'amour.
 « Ses doigts jouent avec la navette et le fil
 « Comme les jours jouent avec l'espérance,
 « Et à le voir s'agiter devant la trame du métier à tisser
 « On dirait un daim pris dans les mailles d'un filet. »

Les rafraîchissements nous étaient servis par un jeune homme brun des montagnes de Cordoue, Rafaël se leva et s'approcha de lui : « A toi, je chanterais un poème de Ben Alzaqqaq :

« Un gracieux garçon circulait parmi nous,
 « Remplissant nos coupes, alors que le soleil
 « Déjà s'était levé et que brillait l'aurore.
 « Le jardin offrait ses anémones
 « Et le myrte couleur d'ambre exhalait son parfum.
 « Où donc est la marguerite ? demandâmes-nous.
 « Et le jardin nous répondit : Elle est dans la bouche
 « Du garçon qui remplit les coupes.
 « Le garçon disait non, mais lorsqu'il sourit
 « Son secret fut découvert. »

Rafaël vint alors à un jeune danseur gitan. « Ce que j'aurais à te dire, ce sont des vers de Ben Jaref de Cordoue, qui mourut en 1220 :

« Avec ses mouvements harmonieux
 « Il joue avec les cœurs ;
 « Quand il ôte ses vêtements,
 « Il se vêt d'enchantement.
 « Souple comme la branche dans le jardin,
 « Il joue comme la gazelle dans son gîte.
 « Sa danse joue avec l'esprit des spectateurs

« Comme la fortune avec le cœur des hommes.
 « Lorsqu'avec ses pieds il touche sa tête
 « On dirait une épée bien trempée
 « Qui se plie jusqu'à toucher la poignée avec la pointe. »

Nous écoutions, silencieux, ravis. Rafaël s'assit, le regard perdu au loin.

« A cette époque, comme aujourd'hui, les hommes avaient peur de la beauté. Parfois ils rasaient les cheveux des garçons pour les rendre laids. Le poète cordouan Yousouf Ben Haroun Al Ramadi, qui mourut en 1022, écrit à propos d'un garçon ainsi traité :

« Ils lui ont rasé la tête
 « Pour le vêtir de laidéur,
 « Par jalousie et peur
 « Que leur inspirait sa beauté.
 « Avant de le raser, il était nuit et aurore ;
 « Ils ont enlevé la nuit
 « Et n'ont laissé que l'aurore. »

« Avant de nous séparer, mes amis », poursuit Rafaël, « je voudrais évoquer le roi Motamid de Séville, qui vécut de 1068 à 1091. Il était bi-sexuel et aimait la beauté partout où il la rencontrait. Quand il était jeune, il gouvernait l'Algarve avec son ami de cœur, Ben Ammar. Il épousa une esclave nommée Roumaykiyya parce qu'elle sut, seule, compléter un poème qu'il était en train de composer. Il fit capitaine de ses gardes le Faucon Gris, qui était un chef de bande beau et intelligent. Comme vizir il nomma son ami Ben Ammar, qui, comme son maître, aimait la beauté des garçons et des filles. Il dédia au roi ce poème :

« Le jardin est comme une belle
 « Vêtue d'une tunique de fleurs
 « Et ornée du collier des perles de la rosée ;
 « Il est aussi comme un jeune garçon
 « Tout rougissant de la pudeur des roses,
 « Tout velouté du duvet des myrtes. »

La nuit était tombée. Le Guadalquivir, au bout de la terrasse, ne se distinguait plus qu'à peine. « Auriez-vous aimé vivre en ce temps là ? » conclut Rafaël. « Oui, j'en suis sûr. Nous aurions bu le même vin que le vizir de Séville Abou Walid, qui mourut en 1048, et nous aurions chanté avec lui :

« *Quand tu offres aux convives
 « Les coupes de vin que tu remplis,
 « Bel échansson, tu leur offres aussi
 « Le vin de tes joues qu'enflamme la pudeur,
 « Et je ne suis pas timide à la boire.*

N'aurions-nous pas aimé, mes amis, boire aussi ce vin, alors, comme aujourd'hui ? »

Nous ne répondîmes pas. Le Guadalquivir murmurait sa plainte en traversant Cordoue.

JUAN GARCIA.

FRANÇOIS AUGIERAS

**UNE ADOLESCENCE AU TEMPS
 DU MARÉCHAL**

« *par l'auteur de l'Apprenti sorcier
 et du Vieillard et l'enfant* »

Ed. Bourgois — 384 p. — 25 F

LIVRES DE SCIENCES OCCULTES

*Magie — Boules de cristal — Astrologie — Magnétisme —
 Radiesthésie — Pendules — Spiritualisme — Yoga —
 Tarots — Etc...*

Catalogue discret contre 4 timbres à 0,30 F

DIFFUSION ARC — B.P. 43 — PARIS-18°

MÉRY

1/2 siècle de succès

ENTRE LES LIGNES

DES AMOURS LACONIQUES

Chers cousins d'*Arcadie*,

N'est-il pas temps de vous parler enfin d'un auteur qui fut, avec Pindare, le plus fameux de mes compatriotes : Plutarque, enfant de Chéronée en Béotie, grand prêtre d'Apollon Delphien.

Ses « Vies parallèles » sont d'autant plus intéressantes pour nous que leur auteur, d'une manière générale, se montra peu accommodant à l'endroit des mœurs « arcadiennes ». C'est dire que son jugement ne saurait, en aucun cas, être taxé de complaisance à notre endroit ni soupçonné d'une ombre de partialité.

La lecture de ce volumineux ouvrage d'allure austère (songez au « gros Plutarque à mettre mes rabats » du bonhomme Chrysale, chez Molière) permet pourtant, ici ou là, de glaner un plaisant butin. C'est ainsi, notamment, que vous pourrez, si vous feuilletez la vie de Coriolan, découvrir pourquoi les Romains couronnaient de chêne les soldats vainqueurs : « la loi fit cet honneur au chêne en faveur des Arcadiens, lesquels furent jadis appelés « mangeurs de glands » par l'oracle d'Apollon ». (Pléiade, I, 474). Honni soit qui mal y pense !

Mais, à côté de ces connaissances anecdotiques, la pratique de Plutarque a des mérites infiniment plus grands, et plus certains. Dans plusieurs de mes lettres, si vous le voulez bien, je vais m'efforcer à vous le démontrer.

Aujourd'hui, mon propos se limitera dans une évocation des « amours laconiques » (c'est-à-dire : spartiates; alias : lacédémoniennes). Ces amours, souvent arcadiennes, se caractérisaient par leur délicatesse, et leur caractère — fussent-elles platonniennes — souvent platonique.

Le siège du sujet, si j'ose dire, se trouve principalement dans la vie de Lycurge (*loc. cit.*, I, 85 à 129) et dans celle d'Agésilas (*ibid.*, II, 173 à 222).

C'est uniquement à cette dernière biographie que j'aurai recours aujourd'hui.

Toujours vaincu et partout glorieux, Agésilas, qui régnait au IV^e siècle avant notre ère, fut — avec Alexandre — le plus grand monarque spartiate. Ses amours furent homophiles; mais il eut de leur pratique une conception si noble et raffinée que de servir d'exemple, semble-t-il, même à des Arcadiens (voire, bien sûr, des béotiens) du XX^e siècle.

Au cours d'une de ses campagnes, en Perse, Agésilas devint amoureux « d'un fort bel enfant » : Mégabate, fils de son ennemi Pharnabaze.

Voici comment le bon Amiot, évêque d'Auxerre, a su traduire la chose d'après Plutarque, dans ce style inimitable, à la fois truculent et succulent qui était celui du XVI^e siècle, et qui, malheureusement, perdit son sel, une cinquantaine d'années plus tard, à travers les pompes du « Grand Siècle » :

« le poignait fort l'amour de cet enfant, qui était profondément empreint en son cœur, combien lorsqu'il l'avait auprès de lui, suivant son naturel de ne vouloir jamais être vaincu, il s'efforçât de combattre son désir, de manière qu'un jour, Mégabate s'approchant de lui pour le caresser et baiser, il détourna sa tête; de quoi l'enfant ayant eu honte, s'en déporta de lors en avant, et ne l'osa plus saluer que de loin.

« Ce qui déplut d'un autre côté à Agésilas; au moyen de quoi, se repentant d'avoir détourné le baiser de Mégabate, il faisait semblant de s'émerveiller pourquoi il ne le saluait plus d'un baiser, comme il avait accoutumé; et quelques uns de ses familiers lui répondirent adonc : « Tu en es cause toi-même, sire, qui n'as pas osé attendre, mais as eu peur du baiser d'un si bel enfant; car encore y retournerait-il bien qui le lui dirait, pourvu que tu te gardes de le fuir une autre fois, comme tu as déjà fait ». Ces paroles ouïes, Agésilas demeura un espace de temps tout pensif, sans mot dire, puis leur répondit à la fin : « Il n'est point de besoin que vous lui en parliez, car je vous assure que je serais plus aise de pouvoir encore un coup résister à un tel baiser, que si tout ce que je vois devant moi me devenait or ». Ainsi se comportait Agésilas

envers Mégabate lorsqu'il était autour de lui; mais au contraire, quand il en fut éloigné, il s'en trouva si ardemment épris qu'il serait malaisé d'affirmer, si l'enfant fût une autre fois retourné et se fût présenté devant lui, s'il se fût pu garder de se laisser baiser ».

Peu de temps après, Agésilas eut une entrevue avec son adversaire, Pharnabaze. Les deux hommes demeurèrent sur leurs positions respectives; et, quand ils se quittèrent, Agésilas dit simplement : « Je désirerais, seigneur Pharnabaze, qu'ayant le cœur tel comme tu l'as, tu fusses notre ami plutôt que notre ennemi ».

« Mais, poursuit Amiot d'après Plutarque, « ainsi que Pharnabaze s'en retournait avec ses gens, son fils, qui était demeuré derrière, accourut à Agésilas, et en riant lui dit : « Sire Agésilas, je veux contracter amitié et hospitalité avec toi » et, en disant cela, lui présenta un dard qu'il tenait en sa main. Agésilas l'accepta, et fut bien aise de voir l'enfant qui était beau, et de la gentille caresse qu'il lui faisait; si regarda autour de lui s'il y aurait quelqu'un en sa compagnie qui eût quelque chose de beau qui pût être propre pour lui rendre la pareille, et aperçut le cheval d'un sien secrétaire, nommé Adéus, qui était accoutré d'un beau et riche harnais; il le lui fit incontinent ôter, et le donna au beau et gentil jeune garçon, lequel jamais depuis il n'oublia; mais, quelque temps après, comme il eut été chassé de la maison de son père, et privé de ses biens par ses frères, étant contraint de s'enfuir au Péloponèse, il l'eut toujours en singulière recommandation, voire jusqu'à lui aider en quelques siennes amours; car il aima fort affectueusement un jeune garçon athénien, que l'on nourrissait aux exercices de la personne pour un jour combattre dans les jeux de prix; mais quand il fut devenu grand et roide, et qu'il se vint présenter pour être enrôlé au nombre de ceux qui devaient combattre aux jeux olympiques, il fut en danger d'en être de tout point rejeté; parquoi le Persien, qui l'aimait fort, eut recours à Agésilas, le requérant de vouloir aider à ce jeune champion, de sorte qu'il ne souffrit point ce déshonneur d'être refusé. Agésilas, lui désirant gratifier jusqu'à là, s'y employa et obtint ce qu'il demandait, non sans grande peine et grande difficulté ».

Qu'on ne suppose pas, pour autant, une froideur innée chez l'illustre guerrier laconique. Bien au contraire.

Il lui fallait combattre incessamment entre sagesse et passion, entre le feu de ses sens et la délicatesse de ses sentiments. Un mot, là dessus, en dit fort long.

Etant un jour obligé de « déloger à la hâte », il dut abandonner un ami très intime; qui se trouvait mourant; « et comme l'autre l'appela par son nom ainsi comme il s'en partait, et le supplia de ne le vouloir point abandonner, Agésilas se retourna et dit : « Oh, qu'il est malaisé d'aimer et être sage tout ensemble »... ainsi l'a bien écrit le philosophe Hiéronimus ».

Pendant qu'il occupait la ville d'Athènes, Agésilas mit en accusation dans sa patrie plusieurs ennemis, à la tête desquels se trouvait un tribun nommé Sphodrias. Or, ce dernier avait un fils nommé Cléonyme, « enfant beau de visage » dont Archidamus, fils d'Agésilas, était amoureux; et lors, poursuit Amiot, « se trouvait en grand peine, comme l'on peut estimer, voyant celui qu'il aimait en la détresse du danger de perdre son père, et si ne lui osait ouvertement aider, à cause que Sphodrias était des adversaires d'Agésilas; toutefois, Cléonyme s'en étant adressé à lui, et lui ayant requis et prié les larmes aux yeux qu'il gagnât son père, parce que c'était celui de tous dont ils avaient plus grande peur, Archidamus fut trois ou quatre jours après son père, le poursuivant partout pas à pas sans lui en oser entamer le propos; mais à la fin, étant le jour du jugement prochain, il prit la hardiesse de lui déclarer comme Cléonyme l'avait prié de vouloir intercéder envers lui pour le fait de son père. Et Agésilas, sachant bien que son fils aimait Cléonyme, ne le voulut point détourner de cette affection, parce que l'enfant, dès les premières années de son enfance, avait toujours donné espérance qu'il deviendrait un jour aussi homme de bien que nul autre; mais aussi ne montra-t-il pour lors aucune apparence à son fils qu'il voulût rien faire pour ses prières, et ne lui répondit autre chose, sinon qu'il aviserait ce qui serait honnête et convenable de faire en ce cas; par quoi Archidamus, en étant honteux, cessa de hanter Cléonyme, là où auparavant il soulait aller plusieurs fois le jour pour le voir; cela fit que les amis de Sphodrias désespérèrent de son fait encore plus que jamais, jusques à ce que l'un des familiers d'Agésilas, nommé Etymocle, devisant avec eux, leur découvrit ce qu'en pensait Agésilas, qui était que, quant au fait en soi, il le trouvait mauvais, et le blâmait au possible, mais au demeurant, qu'il tenait Sphodrias pour un vaillant homme, et voyait que la chose publique avait besoin de tels hommes de service; car Agésilas tenait ordinairement ce propos-là quand on venait à parler du procès de Sphodrias, pour gratifier son fils; telle-

ment que Cléonyme s'aperçut incontinent qu'Archidamus avait fait de bonne foi tout ce qu'il avait pu pour lui, et les amis de Sphodrias en prirent adonc plus grand courage de le secourir et de solliciter et parler pour lui à bon escient (...). Finalement, Sphodrias, par sentence de ses juges, fut absous à pur et à plein; ce que les Athéniens ayant entendu, en envoyèrent dénoncer la guerre aux Lacédémoniens, dont Agésilas fut fort blâmé, qui, pour gratifier à un fol et léger appétit de son fils, avait empêché un juste jugement, et rendu sa ville coupable envers les Grecs de si grièves forfaitures ».

Telle est la conclusion de Plutarque. Elle ne sera pas la mienne. Je trouve, personnellement, qu'il est fort émouvant de voir ainsi une idylle arcadienne et l'amour paternel se conjuguer pour mener à la clémence un monarque dont, au demeurant, nous savons que la rigueur fut souvent extrême, et quelquefois passablement excessive.

J'ajoute que Cléonyme eut une fin admirable : il mourut aux pieds de son roi dans une bataille contre les Béotiens; après avoir été abattu par trois fois, et s'être, par trois fois, relevé pour combattre jusqu'au bout.

Ailleurs, Plutarque a porté un jugement plus nuancé sur Agésilas, et sur ses amours « arcado-laconiques » (excusez ce barbare-néologisme).

Le pouvoir, à Sparte, était réparti entre deux co-rois, qui régnaient de conserve. L'un de ces monarques temporaires qui fut nommé pour partager le trône avec Agésilas était Agésipolis, homme doux et débonnaire qui ne s'entremettait guère du gouvernement de la chose publique ». Il aimait fort les garçons; « et Agésilas, connaissant que de sa nature il était enclin à l'amour, comme aussi était-il lui-même, lui mettait toujours en avant quelque propos des beaux enfants de la ville, et incitait ce jeune homme à en aimer quelqu'un qu'il aimait lui-même, et le secondait en cela ».

Au premier abord, cet Agésilas entremetteur est surprenant, quand on se rappelle la délicatesse, la pudeur de ses sentiments, dont je viens de donner quelques illustrations.

Mais Plutarque, aussitôt, s'explique sur la question. Et ceci me servira de conclusion :

« Dans les amours laconiques, il n'y avait rien de déshonorable, mais toute continence et toute honnêteté, avec un zèle et un soin de rendre l'enfant que l'on aimait le plus vertueux et le mieux conditionné, ainsi que nous avons plus amplement déduit en la vie de Lycurgue ».

Mais ceci fera l'objet d'une autre lettre. Il serait dommage, en effet, que je traitasse ici des amours laconiques d'une façon par trop... laconique.

A bientôt donc, cousins. Je vous donne le bonsoir.

Votre cousin de Béotie,

JACQUES FRÉVILLE.

POUR TOUT CE QUI CONCERNE L'IMMOBILIER

EXPERTISES — ACHATS — VENTES

PARIS ET BANLIEUE

*

Du studio au grand appartement

De la petite villa à la grande propriété

Fonds de commerce

90 % de crédit si besoin est sur achat

Solde réglable en 10, 15, 20 ans suivant convenance

Actes authentiques concédés par Notaires
et Contentieux amis

Prêts rapides sur garantie immobilière

*

Toujours à votre disposition depuis des années :

XAVIER DE MONGALON

18 bis, rue d'Anjou

Tél. : 265-92-66, 265-14-71 et 265-06-79

RÉCEPTION SUR RENDEZ-VOUS

LIVRES ANCIENS
LIVRES NOUVEAUX

LE DÉSIR

d'ALEXANDRE KALDA (1).

Ce livre est plus attachant peut-être que je ne saurai le dire.

Le définir d'un mot est chose malaisée et cependant ce récit — assez dépouillé — qu'est-ce d'autre qu'une peinture de la « folie des folles » ?

Folie généreuse parfois, ardente, insoutenable souvent pour le profane mais qui nous touche au cœur.

Sans doute, également, ne peut-elle toucher que ceux qui ont approché, désiré, aimé, connu ces garçons du trottoir, chez qui se trouve, inextricablement mêlé, le meilleur et, trop souvent hélas, le pire.

« Jésus la Caille » de notre temps, bien moins frelaté que le livre de Carco, le *Désir* doit aussi beaucoup à Genêt sans oublier Coccioli. Parrainage qui n'est pas cité puisque le héros a nom Dino Lupo.

Mais ce serait amoindrir ce roman que de le réduire à des influences. Il comporte (ce n'est pas si fréquent) une partie très originale et même s'il sacrifie un peu trop parfois à un délire très concerté, c'est une œuvre forte et riche.

On sait du reste combien il est difficile de traiter de l'homosexualité, entre le faux lyrisme et la trivialité comme il n'est guère aisé de frayer sa voie.

Ce qui est rare et charmant, c'est la désinvolture, le côté généreux, noble et libre d'un écrit.

Ici l'anecdote est mince et c'est une vie fort peu exceptionnelle que celle de Dino Lupo.

Comment il quitte le garage où il était mécano pour faire le tapin à Rome, rencontre un Américain assez étonnant : Jasper, manque de se suicider pour lui, se met en ménage avec un autre garçon du trottoir, Giuliano, plus jeune que lui, finit par aboutir volontairement démuné à Cannes, après avoir quitté un état militaire abhorré, après tout, traité dans un certain style, ce pourrait être un roman populiste ou naturaliste. Très heureusement, il n'en est rien. Sur tout le livre planent le désir, la folie, la mort, ces divinités de notre temps. Et même, si un jour, ce style devient aussi démodé que l'écriture artiste

(1) Albin Michel. Prix : 15 F.

chère aux Goncourt, le ton de Kalda convient parfaitement à notre époque de transition certes, mais aussi d'effort vers un avenir autre; un avenir qui frôlera peut-être l'apocalypse, mais tranchera, abruptement, sur la grisaille où nous vivons.

J'admire le contrepoint entre un lyrisme soutenu de la narration et les répliques (ou même le monologue intérieur) volontairement assez triviales des protagonistes.

Il n'est pas si aisé de faire parler des gigolos d'un humble milieu et il ne faut pas faire grief aux gens de n'avoir pas le vocabulaire (ou d'avoir à l'excès la pudeur) de leurs sentiments.

A tous ceux qui ont frémi à une rencontre de trottoir, à tous ceux qui ont cherché le visage derrière le masque et l'âme derrière la grimace, ce livre pourrait être dédié.

Seul un petit nombre d'homophiles pourront l'apprécier pleinement, beaucoup n'auront que railleries pour un messianisme de bitume un peu trop insolite pour, dans tous les sens du terme, enchanter.

SINCLAIR.

LES INJURES ET L'HOMOPHILIE (1)

Assurément, le *Dictionnaire des injures* précédé d'un petit traité d'injurologie de Robert Edouard, publié par les bons soins de l'éditeur Tchou, ne paraît nullement devoir concerner le sujet de l'homophilie. Et pourtant, une revue littéraire et scientifique comme notre mensuel *Arcadie* se devait de consacrer une rubrique à cet ouvrage. Il se trouve malheureusement que certaines injures nous intéressent et l'auteur a poussé la complaisance jusqu'à nous suggérer les réparties et les ripostes spirituelles que cette situation d'insulte verbale exige. Qu'il en soit remercié, au nom de l'esprit français! Et si nous en rapportons quelques-unes, la tenue parfaite de cette revue n'en sera pas diminuée: les mots et les phrases contenus dans un livre publié par l'éditeur Claude Tchou ne sauraient déshonorer une revue comme celle-ci, l'obscénité ne résidant d'ailleurs pas dans les termes mais dans l'esprit de celui qui les profère ou les entend avec malice. Remarquons en passant l'humour de Robert Edouard, un humour qui ne méprise pas les sujets les plus scabreux et auquel répond, comme en contrepoint, celui du *Guide des Vespasiennes*

(1) Ed. Tchou. Prix: 48 F.

paru sous la forme d'un magnifique album relié et enrichi de superbes gravures..., car il n'y a pas de petits sujets, mais de petits auteurs...

Certes il ne vous est peut être jamais arrivé de vous faire traiter de tête de balanophage, probablement parce que l'érudition manque aux professionnels de l'insulte (du grec balanós: gland; et phageîn: manger), mais au-Va donc, eh, anus balanophage! — Robert Edouard propose cette riposte traditionnelle (sic): — « Rien qu'à te regarder, j'ai perdu l'appétit. » Par contre, suivant l'auteur, il serait du plus mauvais goût de répliquer à cette question faussement courtoise, prélude à des voies de faits réprimées par la douceur et l'urbanité de nos mœurs: « Tu veux mon pied au cul? — Tu n'as donc rien de mieux à m'offrir? » Bien sûr, quelques insultes ne sont pas appropriées, mais s'il existe des fautes dans la syntaxe du beau langage, on en trouve aussi dans le vocabulaire argotique et notre savoureux rédacteur du dictionnaire se pose en Vaugelas de la langue spéciale. « Espèce d'enculé se lance plus souvent, dit-il, à un interlocuteur que nous nous efforçons de pousser à bout en développant une argumentation aussi convaincante que nos moyens nous le permettent. Il serait plus correct de le qualifier d'espèce d'acculé, mais il faut reconnaître que la pointe serait alors moins pénétrante » (!)

Mais parfois, cher M. Edouard, vous versez dans le calembour un peu facile; par exemple, d'après vous, ne pas se laisser enculer: ne pas se laisser surprendre; surveiller ses arrières pour empêcher un poursuivant éventuel de s'immiscer dans la colonne (ou le colon) (resic!).

Gréciser signifie « aller se faire voir fréquemment chez les Grecs, parler la langue de ce peuple ou s'adonner à des plaisirs qui, bien que remontant à l'antiquité, n'ont jamais passé de mode ». Prenez garde cependant, contempteur de ces plaisirs et détracteur de ces mœurs, de ne pas lancer à « un individu d'allure équivoque » (il n'est pas équivoque, puisqu'on ne s'y trompe pas!) « — alors, mon bel ange, on grécise? — car le bel ange pourrait vous répondre de sa voix suave, comme un parfum évaporé dans l'éther: « Amène-toi, je vais t'apprendre »... Puis, notre Robert Edouard devient sévère: pour lui, « Va te faire lubrifier la pastille — surtout si l'on ajoute — à l'huile d'olive » constitué une injure d'une insupportable grossièreté. Je laisse aux lecteurs le soin de deviner le sens du mot pastille et de quelle huile d'olive il s'agit!...

Continuons de suivre pas à pas les appréciables conseils de notre maître-ès-injurologie: « On évitera de lancer par **dépit** — Va donc, espèce de pédé — à un vil suborneur qui vient précisément de nous prouver qu'il s'intéressait de très près aux dames en « embarquant » notre fiancée, notre épouse, notre mère (!), voire notre grand-mère (!!), il ne manquerait pas de nous répondre: — d'accord, j'y vais, mais pas avec toi!... — heureux encore s'il n'ajoute pas: — je ne vais tout de même pas me farcir toute la famille! »... On se méfiera aussi d'expression telles que: « Il en est aussi!... » ou: « je ne savais pas que tu en étais une », qui peuvent inspirer des ripostes gênantes; la

première du genre de : « tu dois te sentir moins seul ? »... la seconde, par exemple : « Ah oui ? Et bien maintenant, on sera deux !... »

La rubrique la plus spirituelle par ses sous-entendus se trouve au mot rondelle qui est un synonyme du mot pastille dans l'argot populaire (l'anus) : « Ne compte pas sur mes burettes pour te graisser (ou « grâcer », par analogie avec la Grèce) « la rondelle » se dit à un solliciteur afin de le prévenir qu'on n'a pas l'intention de gaspiller ce que l'on possède en le poussant..., la riposte conseillée est celle-ci : « Je ne tiens pas tellement à te sentir derrière moi. Tout ce que je te demande, c'est de m'indiquer une huile qui pourrait m'introduire... »

Enfin rendons grâce à la science historique de Robert Edouard qui réfute « la rumeur persistante selon laquelle Louis XIV, après avoir déclaré : — L'Etat, c'est moi ! aurait sarcastiquement ajouté : — les tapettes, c'est eux, en désignant ses conseillers. Cette rumeur « ne repose sur aucun fondement », dit-il, en raison du peu de goût du souverain pour les calembours (on n'en saurait dire autant de Robert Edouard et il y a quelque malice dans son fondement!)... Et puis, soyez encore remercié, mon cher Robert Edouard, pour avoir signalé cette étymologie, que pourtant vous n'avez pas reprise à votre compte, celle du mot « tante » qui viendrait du mot tentateur... J'espère vous avoir tenté, moi aussi, et que vous lirez ce dictionnaire... A son tour M. Robert Edouard me remerciera... Même s'il y a des oublis et de petites méchancetés, vous direz, refermant son livre : « J'ai ri, me voilà désarmé »... C'est toute la grâce que je vous souhaite...

PIERRE FONTANIE.

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)
DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LES YEUX CREVÉS OU OEDIPE A SODOME

L'escalade se poursuit à grandes enjambées. Cette fois, avec **Les yeux crevés** de M. Jean Cau, on pourrait dire qu'on monte les marches trois à trois puisque la fameuse combinaison du triangle conjugal subsiste, mais inversée : le mari, l'amant du mari, la femme (1).

M. Jean Cau n'étant pas, si j'ose dire, de la partie, n'y va pas avec le dos de la cuiller. Son outrance verbale diminue la portée de sa pièce d'une brutalité quasiment féminine. On reconnaît l'auteur qui n'est pas sûr de lui, dans la façon dont il vous jette à la tête des gros mots, comme un tailleur médiocre qui rembourre trop les épaules. M. Jean Cau a voulu que ses personnages soient allemand, italien et américain. Est-ce pour mettre à l'écart le drapeau français de ce fumier pourrissant ou pour se placer tout de suite derrière O'Neil, Tennessee Williams et Albee, ou bien veut-il donner, comme Racine, à ses personnages des noms grecs ou latins au lieu de ceux que portaient les grands de la Cour ?

Au titre qu'il donne à son ouvrage, on voit d'ailleurs que M. Jean Cau a eu l'ambition de rattacher ses héros à ceux de Sophocle, alors que, à cause du ton souvent réaliste et même vériste, ils sont plus près de ceux d'Henry Bataille. Si l'on faisait de la pièce un opéra, avec un tel livret, il faudrait, certes, demander de la musique à un Puccini attardé.

J'en ai assez dit pour faire comprendre que **Les yeux crevés** ou **La milliardaire folle** est la meilleure pièce du moment et qu'elle est bien près de contenir la pire. De style baroque, elle n'en est pas moins une réussite par son efficacité sur le spectateur et sa misogynie est mille fois plus poussée que tout ce qu'on a vu ces temps-ci.

Les trois personnages sont pris dans le folklore le plus usé ; Barbara est une Barbara Hupton ou Guinness que son mari, ancien coureur automobile, bourre de somnifères pour qu'elle lui laisse filer le parfait amour avec un jeune italien, Dino, sorti tout vif du théâtre de Cocteau sous les traits triangulaires d'Alain Delon. Le comte von Hoescht n'a pas eu de fils. Il y a, de nos jours, une politique familiale qui veut qu'on aille choisir son fils à la Caserne, comme, jadis, on allait y choisir son amant. Déjà les premiers rois pasteurs

(1) Théâtre du Gymnase — Marie Bell.

allaient chercher des enfants et des héritiers dans le désert parmi les plus jolis pâtres et les plus intelligents.

Barbara entrerait bien dans leurs jeux mais il y a là un mystère qui l'irrite parce qu'il n'est pas seulement charnel et son mari s'y refuse. Elle s'obstine et menace de divorcer, ce qui ruinerait le mari et mettrait à l'épreuve le désintéressement de Dino. Elle a, d'ailleurs, une autre revanche à prendre. Son mari, en effet, ne perd jamais une occasion de la pousser dans une abjection plus grande encore que la sienne, comme pour achever de s'en dégoûter, ainsi qu'un personnage de Faulkner, assistant sans s'y mêler vraiment, à des orgies où la femme perd ce qui pourrait encore lui rester de prestige. Un seul sentiment leur est commun : celui de la mort qui la nuit tient éveillée Barbara, la mort qui pourtant, jadis, fut l'alliée du comte von Hoescht quand elle frappa, au cours d'un accident provoqué, un jeune être qui l'avait trahi. Cette fois encore il fera appel à elle. Dino a deviné son secret et Godfreid von Hoescht lui demande d'empoisonner sa femme au cours d'une de ses absences. Il devra augmenter la dose de ses drogues sans qu'elle s'en doute. Il achètera ainsi leur liberté par un crime qui en réalité l'enchaînera à son protecteur. Mais Dino n'a sans doute pas, en lui, ces chromosomes qui font les assassins ou encore n'est-ce qu'un voyou un peu lâche et qui ne peut pas lutter contre la rouerie féminine. Cette Mémé qui tanguait dans son corset d'or et se défait d'heure en heure et de drogue en drogue se recompose en l'absence de son mari. Cette Iphigénie sexagénaire, condamnée à mort, fait peser ses 80 kilogrammes tout à coup sensibles à la puberté (un poison peut être pur), à la jeunesse de l'amant de son mari. Elle brûle de connaître le goût de leurs caresses dont la plus aiguë pourrait être la plus pure et devient une Dalila pour ce Samson de Saint-Germain-des-Prés. Il succombe devant la femme comme il a sans doute succombé devant l'homme et trouve plus commode de faire l'amour que la mort.

A son retour, Godfried, j'allais dire Thésée, apprend que sa femme vit encore, que l'éternel féminin, une fois de plus vaincu et qu'il a été remis par elle dans sa corbeille comme un joli chaton. C'est elle-même qui le dit à son mari, moins désespéré de la voir vivante que son amant passé dans le camp de l'ennemi, c'est-à-dire mort pour lui, Godfried puise dans l'ignominie de sa femme la force de mater Dino. Il comprend aussi qu'il ne pourra le dominer qu'une fois encore, maintenant qu'il connaît son pouvoir sur les femmes. Il retrouve un Dino à la fois désespéré et menaçant et l'accable. Dino ne pourra garder sa merveilleuse jeunesse que dans la mort et c'est vers elle qu'il l'envoie en lui confiant sa propre voiture trafiquée. C'est le char des tragédies qui conduit le jeune héros à la divinisation. Alors, Marie Bell, seule dans la nuit qui monte, se ramasse sur elle-même et murmure : « J'ai froid... j'ai froid... j'ai... » Elle, si belle encore devient laide comme un monstre qui s'échoue. Ici encore, il y a mise à mort mais la mort d'un être jeune et beau est une fête tandis que la survie d'une vieille reine que seule sa canne tenait debout et qui perd l'espoir au moment où elle a connu ce qu'il a de plus

brûlant, est horrible. D'un homophile, la leçon eût été moins dure, il y a, au seuil de nos amours, une mystérieuse défense d'entrer que Barbara portera toujours dans son vieux cœur comme toutes les autres femmes et plus, peut-être parce qu'elle est allée plus loin.

M. Jean Cau a tué d'une main terrible le vieux lapin qu'était le drame conjugal, bien avant Sardou pour en faire l'hermine de la tragédie. Le beau et le terrible, écrit Rilke dans un poème, nous admirons qu'ils soient assez bons pour ne pas nous tuer. Or, il m'a semblé une ou deux fois, au cours de la soirée, que je mourais parce qu'il y avait chaque fois rupture de ton entre la grandeur de la situation et le réalisme inutilement boulevardier, ou plutôt que mon admiration cédait. C'était comme si Cocteau et Jean Genêt, dont l'influence est bénéfique à l'auteur, notamment à la fin quand Godfried parle de la mort de son ami comme si c'était lui qui mourait, mêlaient leur encre à celle de Pixérécourt.

Mme Marie Bell est installée, j'allais dire étalée sur son divan somptueux comme une Phèdre qui a survécu. Chacun de ses diamants est comme un crachat que la vie lui jette, jusqu'à sa première larme. Jacques Dacquemine a du mal à tuer le fantôme de Kurt Jurgens, quoique son intelligence et son élégance finissent par nous le faire oublier. Élégance et intelligence qui se trouvent dans la mise en scène de Raymond Rouleau.

Alain Delon a la figure frémissante d'un fauve de drug store. On a envie de dire drogues store car Jean Cau, lâchement, drogue et chausse de lunettes le nez de ses personnages pour qu'on les envie moins ou qu'on les plaigne davantage. Alain Delon transpire à la lettre un rôle écrasant. Il se tient toujours à cette frontière si dangereuse où l'enfant fait excuser les fautes de l'homme et l'homme celles de l'enfant. L'un et l'autre ne se trouvent soudés que par le saut de la mort.

ANDRÉ du DOGNON.

LE BAL DES VAMPIRES

LE SYNDICAT DU MEURTRE

Rares sont les œuvres où les relations homosexuelles ont la plus grande place.

On nous promet la projection d'un film sans doute assez étonnant de cette réalisatrice américaine Shirley Clarke à qui ont déjà « The Connection » et « The Cool World » : Portrait de Jason.

Après la drogue et la négritude, elle a abordé l'homosexualité : Un noir, Jason Holliday, raconte pendant une heure cinquante comment il est devenu homosexuel pour franchir les frontières raciales. Ce sont ses expériences de prostitué mâle qu'il décrit dans ce monologue tantôt comique, tantôt âpre.

Mais en attendant ce plat de résistance, force m'est de vous parler aujourd'hui de deux films où la part de l'homosexualité est restreinte, mais point négligeable pour autant : **Le Bal des Vampires** et **Syndicat du Meurtre**.

**

On ne pouvait l'éviter : après avoir pénétré dans tous les domaines de l'épopée à la science-fiction en passant par le récit policier et le western, l'homosexualité c'était fatal, devait faire son apparition dans le film d'épouvante.

Les vampires sont des monstres suffisamment pervers pour ne pas se borner à des proies tendres et féminines.

Dans cette œuvre de qualité qu'est **Le Bal des Vampires** (1), co-production anglo-américaine, ne nous étonnons donc pas de voir un vampire, lui-même très jeune, fort amateur de chair fraîche et masculine.

Roman Polanski est un metteur en scène fort doué, j'ai eu l'occasion d'en parler ici-même à propos de l'étonnant « Cul de Sac », mais l'auteur de « Deux Hommes et une Armoire », de « Répulsion », etc..., à mille tours dans sa caméra.

Il conte ici avec beaucoup de verve l'odyssée dans la plus classique des Transylvanie d'un professeur spécialisé dans l'étude et l'extermination des vampires, flanqué de son jeune assistant, interprété par Polanski lui-même.

(1) *The Fearless vampire killers.*

Depuis Jules Verne (autre glorieux ancêtre) cette formule a fait ses preuves et reste toujours aussi attrayante.

Polanski est resté très fidèle aux modèles du genre et rien ne manque à cette anthologie, ni les étendues neigeuses, désertiques et lunaires, ni l'auberge plus piquée (bien inutilement d'ailleurs) d'aïl qu'un gigot, ni les loups, ni le château médiéval, ni, cela va de soi, le cimetière et la tombe du caveau de famille.

Mais il y a une attraction nouvelle et de qualité, celle qui donne au film son titre français : le raout ou bal annuel qui réunit en une assemblée fort grotesque tous les vampires de la province.

Dans le miroir terni que constitue la salle de danse, traitées dans les bleus éteints et les verts étouffés, ces figures de cauchemar sont étonnamment campées.

La pavane pour ces dizaines de reines ou d'infantes défuntes qu'esquissent tous ces spectres atteint même une certaine grandeur.

Quant au trop bref épisode homosexuel, il est fort savoureux.

C'est presque la leçon d'amour dans un cercueil.

Le jeune et séduisant vampire lit par-dessus l'épaule de l'assistant un livre du genre « Bon Séducteur en cinq leçons » et il entreprend de mettre en pratique tout ce qui est indiqué pour réduire une tendre proie.

Ainsi, transposées ces règles de technique amoureuse ne manquent pas de piquant. Bien entendu au moment où le vampire va se jeter sur le jeune garçon et s'en repaître, celui-ci se dérobe et les redoutables mâchoires se referment... sur le petit précis de séduction !

Saupoudrant le film d'un bout à l'autre un constant humour n'a pas manqué de déconcerter nos critiques moroses et peut-être même les habitués des films d'horreur.

Quelle époque, Grands Dieux, où une œuvre n'est estimée qu'à proportion de l'ennui dégagé !

Ce n'est certes pas à cette aune que je mesurerai les mérites de ce Bal, disons pour finir qu'il se clôt sur une narquoise pirouette et que sa conclusion est encore mieux troussée que l'exorde. Elle laisse prévoir le déchainement des vampires sur le monde. Et assurément les vampires n'ont pas manqué de déferler hors de l'Europe Centrale pour envahir toute la planète, mais ceci est une autre histoire.

Syndicat du Meurtre (2) nous transporte dans un univers plus proche de nous et partant bien plus effrayant.

C'est le monde, mille fois dépeint, de New York, de sa société parfaitement matérialiste, « ce modèle », cet « idéal » pour trop de nos contemporains.

L'anecdote, assez entortillée d'ailleurs, et qui ne résiste pas toujours à l'examen, importe peu.

Mais les qualités de l'œuvre, sa violence, sa rigueur dans la prise de vues et le montage en font un excellent « thriller » et l'apparentent,

(2) P.J. (ou Peter Joseph, initiales du héros de l'histoire).

ce qui n'est pas un mince éloge, à ce film surprenant qu'était la « Revanche du Sicilien ».

Guillermin, le metteur en scène, n'a pas résisté au plaisir d'inclure dans l'enquête menée par son détective privé — George Peppard — une séquence dans une boîte très spéciale de Greenwich-Village.

Boîte un peu moins somptueuse peut-être que celle située dans « Tempête à Washington » mais où généreuse est la place faite au sordide et à l'affreux.

Si, après cela, quelques « hétéros » ont encore envie d'y aller voir de plus près, c'est qu'ils ont le cœur bien accroché et une curiosité à toute épreuve.

Je ne prétends pas certes que ce genre de lieu soit truffé d'enfants de chœur et de petits saints, mais il eût été honnête dans une telle galerie de monstres de laisser entrevoir quelques silhouettes gracieuses.

Cela se rencontre aussi, que diable, dans nos cabarets, mais ici il n'y a place que pour des gueules patibulaires ou caricaturales, griffes dardées, bijoux meurtriers, traîtrises, bagarres, instincts sanguinaires déchainés, etc...

Encore une peinture qui n'est guère faite pour nous gagner la sympathie des foules à moins que, chauvinisme aidant, elles ne préfèrent croire que ce sont là spécialités américaines.

Bien new-yorkaise aussi cette scène de meurtre par légitime défense qui se déroule dans le très mauvais lieu qu'est le métro de cette ville. Par comparaison, le nôtre devient le refuge de toutes les innocences, ô Carné.

SINCLAIR.

REFLETS DANS UN ŒIL D'OR

de JOHN HUSTON.

Qu'il est agréable et rare de n'avoir aucune réserve à formuler en parlant d'un film. Il est assurément plus facile de cingler que de louer. Adapté du roman de Carson Mac Cullares « Reflection in a golden eye », l'œuvre de John Huston est une parfaite réussite.

On sait que la transposition à l'écran de récits romanesques est un piège où de nombreux metteurs en scène se sont laissés prendre. De Balzac à Stendhal jusqu'à Gide sans remonter plus haut dans le temps, que d'échecs, que d'erreurs, que de simplifications arbitraires, voire de trahisons délibérées.

HOTEL RÉSIDENCE

Huston connaît admirablement son métier — le cadre — les interprètes — la couleur sont merveilleusement choisis et concourent à créer un véritable envoûtement pour le spectateur.

« Il y avait dans le Sud un fort où un meurtre fut commis », dit une phrase liminaire du roman qui sert aussi d'épigraphe et de conclusion au film. Le colonel (Marlon Brando) commandant ce fort et sa femme (Elisabeth Taylor) s'affrontent durement, comme dans beaucoup de ménage tout élan sexuel entre eux est rompu, elle le trompe ouvertement avec un autre officier de la garnison et il se réfugie dans un fétichisme et une délectation assez morose. Il ne s'en distraira que pour s'éprendre d'un soldat — Williams — sorte de Jack Palance jeune — qui redoute les femmes et tire le plus clair de ses plaisirs de chevauchées, nu, sur une jument noire.

Cela nous vaut quelques visions assez belles dans les sous-bois de cet Adam plutôt farouche. Machaty dans « Extase » avait, au temps du muet, traité de thèmes semblables mais avec des nus féminins, ce qui, je le crains, eût un peu moins captivé nos amis.

Les chevaux jouent un grand rôle dans ce film et les déboires de Brando, qui est plus assuré sur Clausewita que sur sa selle — chose fâcheuse pour un colonel de cavalerie — augmentent encore sa frustration et sa solitude. En contrepoint le drame d'un autre couple, l'officier qui est l'amant de Léonora (Taylor) a une femme atteinte de dérangement mental depuis la mort d'un enfant unique. Elle vit dans un monde de rêves avec pour seul compagnon un domestique philippin — Anacleto — épris de raffinement et d'art — se grisant de musique, de danse, peintre quelque peu délirant, Anacleto a voué à sa maîtresse un véritable culte et disparaît lorsqu'elle meurt d'un infarctus.

L'acteur à qui est confié ce rôle a réussi une composition malicieuse et colorée qui réjouira tous les amateurs d'exotisme.

Brando, dans un rôle complexe, n'a jamais été meilleur. Il ne réussira pas à franchir le fossé qui le sépare de Williams — mais les diverses étapes de cette quête sont parmi les plus poignantes séquences imaginées pour traduire la recherche d'un homme par un autre, trop éloigné de lui par le rang social. Dans un univers aux cloisons si parfaitement étanches, les protagonistes se côtoient certes, mais ne se rencontrent jamais.

Williams se sent attiré par la femme de son colonel, s'introduit nuitamment dans sa villa pour la regarder dormir tout en manipulant ses objets de toilette et ses dessous.

Lorsque Brando s'avisera de ce manège, il croira, au cours d'une surprenante scène, que cette visite nocturne lui est destinée et détrompé, sans doute se croyant une fois de plus bafoué par sa femme, il abat comme un chien le malheureux Williams.

Ainsi s'achève cette tragédie de l'échec et admirons qu'avec un astre aussi glacé que la condition militaire, la solitude sous toutes ses formes, les frustrations et les inhibitions, Huston ait su si absolument captiver, plaire et émouvoir.

SINCLAIR.

STRANDED (ÉCHOUÉES)

film américain de JULEEN COMPTON.

Marquons ce jour d'une pierre blanche : un rôle d'homosexuel qui n'est ni une caricature ni un robot.

Et rendons hommage à celle qui est à la fois l'auteur, le réalisateur et même la vedette du film : **Juleen Compton**.

Il est piquant que ce soit une femme qui ait fait, dans ce domaine, preuve du courage et de la sensibilité qui a manqué à tant de metteurs en scène masculins.

Le personnage d'Olivier, s'il n'échappe pas absolument à toute convention, est dessiné avec un souci de vérité : ses angoisses, ses échecs, son désespoir sont dépeints sans mièvrerie. On le voit vivre cette existence un peu traquée qui est celle de trop d'entre nous, on assiste à cette quête hagarde qui, certains soirs de détresse, vous jette sur les pas du premier venu et qui si souvent n'apporte qu'écoeurement, quand elle ne se termine pas plus tragiquement.

Mais on nous le montre aussi en tant que peintre, qu'ami, que compagnon et finalement il reste seul avec l'héroïne Raina, alors que tous les autres hommes l'ont quittée.

C'est que cette dernière est à la poursuite d'un but qui reste obscur et que ses errances à travers l'Europe (de la Grèce à la France) ne rapprochent guère.

C'est un peu le drame de tant d'Américains à travers le monde que Juleen Compton a cherché à décrire.

Dire s'il elle y a pleinement réussi est une autre histoire, mais elle a su faire une œuvre attachante, rompant délibérément avec tous les canons hollywoodiens et qui n'ennuie jamais.

C'est plus que suffisant pour la recommander à tous ceux de nos amis que rebute la bouillie cinématographique quotidienne.

SINCLAIR.

HOTEL RÉSIDENCE **

STUDIOS GRAND CONFORT

Ascenseur — Téléphone dans toutes les chambres

30, rue de Maubeuge, PARIS (IX^e) — Tél. : 878-44-82
(métro : Notre-Dame-de-Lorette, Cadet-Lepelletier)

Même Direction : HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal, PARIS (XV^e) — Tél. : 828-09-13
(FACILITE DE CUISINE)

OPÉRA RETOUCHE

HOMMES — DAMES

*Nous rectifions, transformons, adaptons à vos mesures,
TOUS VETEMENTS, dans les délais les plus courts.*

ARCADIENS FAITES-NOUS CONFIANCE

7, rue de la Michodière, PARIS

Tél. : 073-59-81 et 742-67-18

Métro : Opéra

LE RELAIS DE L'ÉTOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique

8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI^e)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Étoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)

Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE

Ouvert à 19 h

*Les Arcadiens y sont reçus en amis, dans un cadre intime
et agréable pour y déguster les spécialités du PERIGORD*

N'oubliez pas de réserver vos tables

(Fermé le Lundi)

28, rue Jean-Maridor — PARIS-XV^e

(Métro Lourmel)

Tél. : 533-50-91